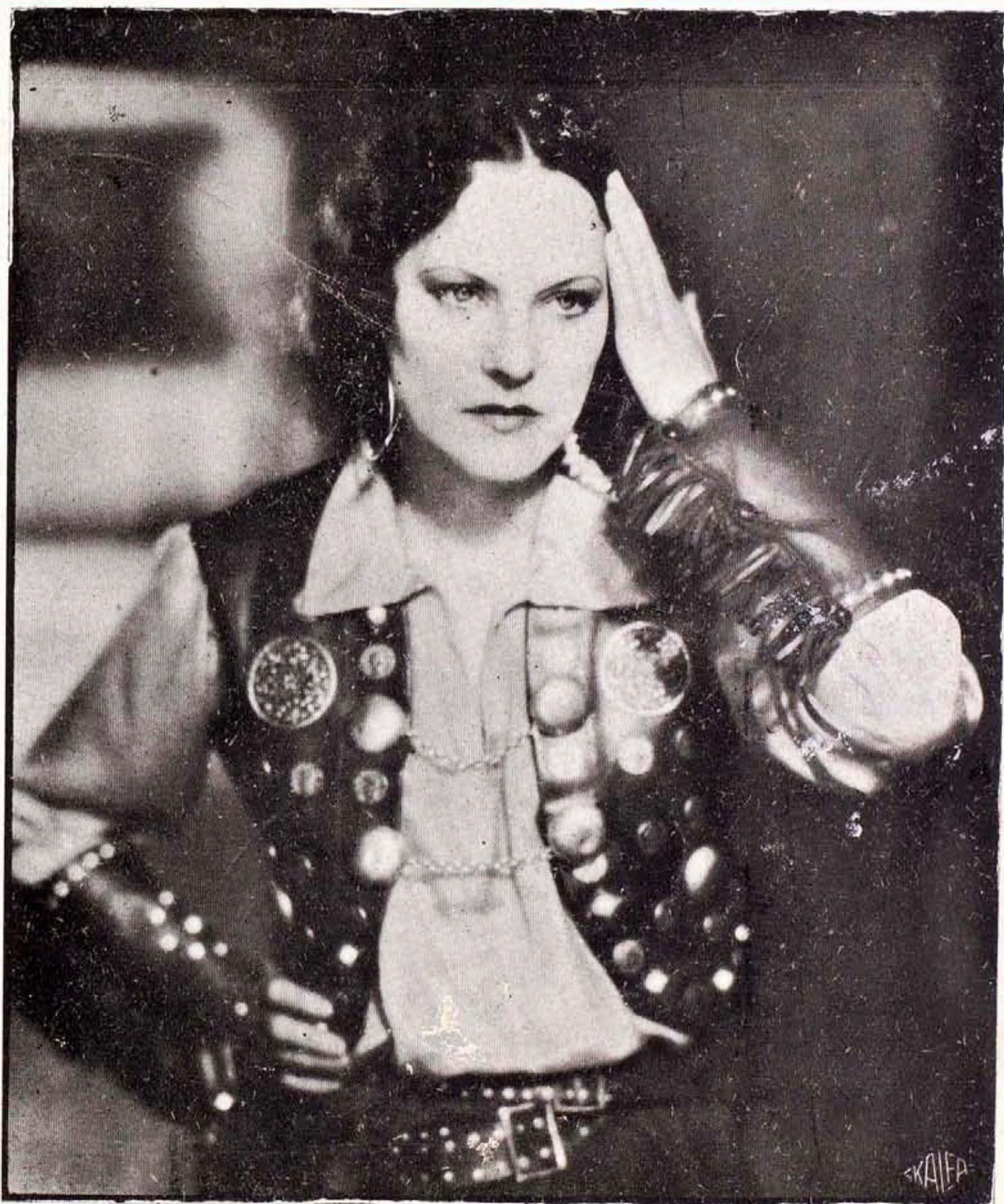


JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES ET POLITIQUES



GINA MANES

la frémissante et belle interprète de « Une Belle Garce », puissante réalisation PARLEE FRANÇAIS

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Pour tout ce qui concerne la Publicité du Josy Journal s'adresser à la Société Orientale de Publicité 30, Sharia Kasr El Nil, Le Caire — 9, Rue Stamboul Alexandrie

La question des loyers

Une mesure spoliatrice ?

Au moment où on pensait que le projet de la loi concernant les loyers avait été définitivement enterré et qu'on n'en parlerait jamais, jamais plus, voici qu'on annonce que la loi va, prochainement être promulguée. A cette occasion, un journal, que l'on ne s'attendait pas à voir de ce côté de la barricade, déclare, solennellement, que cette loi constitue une nouvelle intervention du Gouvernement dans les affaires économiques du pays, et que cette intervention doit être sévèrement condamnée. Cette loi, ajoute le journal, est une loi spoliatrice !

Il va de soi qu'en principe toute intervention de l'Etat dans des questions économiques est condamnable et doit être évitée. Lorsque le Gouvernement se fait marchand de coton, par exemple, ou lorsque des Administrations de l'Etat comme on vu à l'Exposition, se transforment en fabriques de meubles ou de tissus ou d'autres articles qui viennent faire concurrence à des articles similaires produits par l'industrie privée, le Gouvernement lèse le commerce et l'industrie du pays. Des objets fabriqués par des prisonniers ou les élèves des écoles gouvernementales et dont les frais de fabrication, sortent de la poche des contribuables peuvent, évidemment, être vendus à meilleur compte que ceux que fabriquent des industriels qui, eux, doivent payer tout leurs frais de leur poche. On ne comprend donc pas que ces Administrations gouvernementales soient autorisées à se transformer en fabriques. Si le principe n'était pas fondamentalement faux, il n'y aurait, en effet, qu'à étendre le système à toutes les branches de l'économie nationale et à faire monopoliser tous les commerces et toutes les industries par l'Etat.

★★

Mais la législation projetée pour les loyers est loin de tomber sous cette critique. Pour parler de loi spoliatrice il faut n'avoir pas du tout étudié la question, car il suffit de quelques moments d'attention pour se rendre compte que la loi ne fera, au contraire, que combattre dans une infinie mesure, les effets de la spoliation dont sont victimes les locataires de magasins, et établissements publics qui sont, en ce moment, impitoyablement exploités par les propriétaires.

Les locataires d'appartements, en général, peuvent, assez facilement, se tirer des griffes du propriétaire car leurs taux de location dépassent rarement une année et dès que le locataire menace de s'en aller à la fin de son bail, la réduction qu'il demande, lui est, ordinairement, accordée sans trop de tiraillements.

La loi que l'on va promulguer, qui prévoit une baisse de 10 pour cent sur ces loyers et donne la faculté au locataire de s'en aller avant l'expiration de son contrat, ne causera donc pas beaucoup d'ennuis aux propriétaires qui, même sans cette loi, ont déjà accordé des rabais beaucoup plus considérables que celui dont il est question.

Mais le cas n'est pas le même lorsqu'il s'agit de magasins ou de locaux exploités par des théâtres, des cinémas, des hôtels, etc.,

On comprend, facilement, que ces locaux ne puissent être évacués, du jour au lendemain, par leurs occupants.

Mais ce n'est pas sur cette difficulté que nous nous basons pour appuyer notre argumentation.

La raison pour laquelle les propriétaires peuvent maintenir leurs exigences à l'encontre de cette catégorie de locataires est, en effet, simplement que la législation actuellement en vigueur, ne tient aucun compte de la valeur donnée aux immeubles par les occupants de ces locaux.

Il tombe sous le sens qu'un immeuble loué bourgeoisement rapporterait considérablement moins, à proportions égales, qu'un immeuble exploité par un hôtel.

Mais la prétention du propriétaire de partager les bénéfices de l'exploitant hôtelier, est équitablement, inadmissible, car le propriétaire ne partage, en aucun cas, les risques de perte qu'encourt l'hôtelier.

Si l'immeuble rapporte davantage ce n'est dû qu'aux efforts, au travail, et aux risques financiers assumés par l'hôtelier, s'il est une spoliation c'est donc celle qu'exerce le propriétaire en faisant payer à l'hôtelier un loyer basé sur des bénéfices entièrement dûs à l'industrie de ce dernier.

Le cas est identiquement le même pour un théâtre, un cinéma, un café, une épicerie, un magasin d'ameublement ou un magasin de nouveautés.

Plus ces établissements prospèrent et plus le propriétaire élève la quote-part qu'il perçoit sur des bénéfices auxquels il ne contribue en rien.

Et lorsque, comme c'est le cas actuellement, les bénéfices sont remplacés par des moins-values quotidiennes, le propriétaire prétend, encore, maintenir les taux de location que l'on acceptait, sans trop murmurer, alors que les affaires allaient bien, mais que l'on ne peut plus payer aujourd'hui que tout va mal.

La nouvelle loi ne fait en vérité pas grand chose en faveur de ces locataires qui ont été spoliés pendant tant d'années.

Il faut donc espérer qu'elle ne constituera qu'une première étape dans la voie où la simple équité exige que l'on s'engage.

Il faut combattre la spoliation, mais il faut chercher cette spoliation là où elle se trouve... et ce n'est certainement pas dans la nouvelle loi !



COLETTE DARFEUIL

dont les succès dans le Parlant Français s'accumulent, nous reviendra bientôt dans CENDRILLON de PARIS

L'industrie cinématographique

par **Reginald Ford**

V

RECETTES ANNUELLES ATTEIGNANT DES CENTAINES DE MILLIONS

Les fonds investis actuellement dans les affaires cinématographiques sont considérables. Les recettes annuelles des cinémas dans la périphérie de Paris seulement atteignent plus du double de celles qui sont réalisées dans les théâtres, alors qu'en 1923 encore les recettes des théâtres étaient supérieures à celles des cinémas.

En outre, les affaires se traitent au comptant et la distraction est toujours payée avant la réjouissance.

Les dépenses faites tous les ans pour la construction de nouveaux cinémas dans tout le pays atteignent des chiffres impressionnants. Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'une grande partie de ces constructions est destinée à remplacer les bâtiments anciens et à faciliter la présentation de la production cinématographique moderne.

DESTIN DU CINEMA

En moins de vingt ans l'industrie cinématographique s'est fait une place qui soutient une comparaison favorable avec celle d'industries vieilles de plusieurs siècles. Mais il est naturel que tout capitaliste, avant de placer dans une entreprise cinématographique, se pose les questions suivantes : la popularité du cinéma durera-t-elle ? Le cinéma continuera-t-il à se développer.

L'évidence même permet de répondre affirmativement à ces deux questions. En premier lieu tout porte à croire que la demande de bons films est permanente. Le film est devenu, en effet, un mode bien établi de communication. C'est une sorte de langage universel. Il a fait appel tout grand nombre d'impressions, puis à d'abord à la vue qui est le sens par lequel les hommes reçoivent le plus l'excitant visuel, il a ajouté récem-

ment le son. Et des indices certains permettent d'affirmer que le temps n'est pas éloigné où l'impression de relief et de densité sera également obtenue. L'adoption générale du nouvel écran double est déjà une réalisation.

A côté de ces améliorations purement mécaniques, un vaste champ s'offre au développement futur du cinéma du double point de vue du sujet et de la technique. Le son à lui seul a déjà révolutionné le principe de la production cinématographique. Il a apporté des améliorations dans le choix du matériel pour la présentation à l'écran et dans les types artistiques d'exécution.

Comme nous l'avons déjà indiqué, le cinéma est, depuis des années, une sorte d'album animé de marchandises.

Le pouvoir publicitaire des tableaux montrés dans les cinémas est aussi impossible à acquérir que l'espace dans les colonnes des quotidiens, ceci pendant les séances normales de cinéma. Mais il est d'usage en France, dans les salles où il y a un entr'acte, de passer à ce moment-là des films de publicité établis en dessins animés. Cet usage est appelé à disparaître, l'exploitant moderne aimant mieux annoncer les prochains films qui doivent passer dans la salle — afin d'éveiller l'attention des spectateurs — que de faire de la publicité pour d'autres maisons pour des marchandises qui ne l'intéressent pas.

Le film parlé est également fréquemment montré dans certaines assemblées commerciales. Il est possible, par exemple, de suivre les différentes phases de fabrication d'un produit industriel quelconque. Puis le film permettra aussi de connaître le soin apporté afin d'assurer la qualité et la solidité d'un article. Il peut montrer comment on procède

aux essais, l'usage d'un produit ainsi que ses possibilités d'adaptation à un grand nombre d'emplois. Bien entendu, non seulement, le son donne l'illusion de la réalité, mais encore il produit des effets qui aident à comprendre le message de publicité et l'un des grands avantages du cinéma parlé est précisément de permettre la narration complète et effective d'un récit en un laps de temps relativement court.

Enfin un autre champ encore à peu près inculte est offert au cinéma : ce sont les écoles du monde entier. Les ressources pour ainsi dire illimitées fournies par le cinéma comme méthode d'éducation ont été reconnues de plus en plus. Dans l'étude de l'histoire, par exemple, quel manuel instruirait d'une manière plus vivante les écoliers des coutumes et de l'aspect de leurs ancêtres pendant toute phase importante de l'histoire de leurs pays qu'un film représentant la vie à ce moment-là? Quant à l'étude de la géographie, quel atlas rendrait le Japon aussi vivant qu'un voyage cinématographique dans ce pays si éloigné? Enfin, les films parus permettent encore à l'écolier de se familiariser non seulement avec l'emplacement de ce pays, avec ses villes, son atmosphère et l'aspect de son peuple, ses industries et ses produits, mais encore avec sa musique et sa prononciation. Le cinéma est également appelé à rendre des services du même ordre dans l'enseignement du droit de cité, de la science, de la musique, de l'architecture et de bien autres matières.

PLACEMENT DE FONDS

L'industrie cinématographique nous apparaît comme une sorte de géant du monde moderne des affaires. Malgré sa jeunesse elle s'est conformée rigoureusement aux grands principes d'organisation commerciale. Depuis l'avènement des grands programmes la production a été rendue systématique jusqu'au moment où la fabrication du film est devenu un exemple frappant de l'efficacité industrielle.

Des appareils de calcul et de contrôle ont été construits pour faire

face aux situations particulières à cette industrie. Le système budgétaire de contrôle du prix de revient d'un film varie comme celui de tout autre produit industriel. En réalité, un grand nombre de films sont loués par contrat avant le commencement de la production, ce qui fait que les maisons d'éditions cinématographiques savent exactement par avance quel revenu elles tireront de tel ou tel film. Les budgets de production sont donc extrêmement importants et il y a tout lieu de contrôler le prix de revient.

Les méthodes d'invention du son, les types de bilan standardisés et les formules de contrat protégeant à la fois l'acheteur et le vendeur, ont été les problèmes les plus sérieux qu'eut à résoudre cette industrie à ses débuts. Il y a déjà longtemps que des formules satisfaisantes ont été trouvées et les méthodes commerciales ainsi que les pratiques industrielles sont constamment révisées et adaptées aux exigences modernes.

Mentionnons particulièrement l'usage courant parmi les principaux producteurs de passer au compte «profits et pertes» la valeur intégrale des films pendant les vingt-quatre premiers mois de sortie. Environ 85 pour cent de leur prix est imputé sur la première année, sans tenir compte, ni des gains réalisés, ni des

CINEMA METROPOLE

Programme du Mercredi 8
au Mardi 14 Avril 1931

LA FIN DU MONDE
D'ABEL GANCE

D'après un thème

de CAMILLE FLAMMARION

bénéfices éventuels. Avant l'adoption générale du cinéma parlé, les films muets, en particulier ceux qui illustraient des sujets historiques ou littéraires ou encore ceux qui avaient joui d'une popularité extraordinaire à l'origine étaient parfois représentés à nouveau avec grand succès. Certains films muets qui après avoir connu un succès énorme au début, et après avoir été retirés cinq années plus tôt, laissaient encore un bénéfice net considérable. Lorsqu'ils furent représentés cinq années après. Ces films figuraient sur les registres de la Société pour la somme de Frs un (1). Mais le cinéma muet ayant été complètement éclipsé par le cinéma parlé, il est peu probable que beaucoup de films muets reprennent de la valeur. Certaines productions sonores assez récentes, véritables créations artistiques, doivent cependant conserver une valeur considérable.

Toute personne envisageant un placement de fonds dans l'industrie cinématographique doit tenir compte des points suivants :

1. Nature fondamentale du service rendu ;
2. Son bas prix ;
3. L'attrait exercé sur le public par le cinéma ;
4. La régularité du nombre des spectateurs et son accroissement ;
5. Les résultats acquis par le passé par chaque entreprise cinématographique ;
6. Vastes propriétés immobilières ;
7. Perspective de progrès continus et développement de l'industrie ;
8. Célérité des dirigeants des principales sociétés, et...
9. Enfin les débouchés ouverts par l'exploitation du film sonore adopté par la plupart des entreprises cinématographiques.

L'industrie cinématographique a atteint un degré de développement qui lui permet de soutenir à tous égards la comparaison avec n'importe quelle industrie nationale et ceci doit être pris en considération chaque fois qu'on envisage un placement de fonds.

FIN

(1) Voir « Josy Journal » No. 21-22.

Concours inattendu

La blonde Parisys nous conte *Paris Municipal*, avait accepté de prêter son gracieux concours à une fête de bienfaisance russe, qui se donnait à la Maison des Centraux, rue Jean-Goujon.

A l'heure dite, elle arrive, voit une salle pleine de monde, entre, se présente, est accueillie d'enthousiasme, avec les plus vives marques de gratitude, fait son tour de chant et est acclamée.

En sortant, elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée de salle.

La fête pour laquelle on l'attendait avait lieu au second étage !

Et Marcelle Parisys de grimper aussitôt et de « remettre ça » avec sa bonne grâce habituelle.

De telles erreurs sont fréquentes. Un monsieur, sortant l'autre jour du lunch d'un mariage, après s'être copieusement restauré, rencontre, à la sortie, un ami qui l'avertit généreusement qu'il s'est trompé de noce et l'entraîne au lunch de l'autre mariage pour lequel il était venu.

Confusion

Ces charmantes artistes s'appellent Weil de leur vrai nom. Encore faut-il le savoir.

Un jour, conte un chansonnier, j'étais chez l'une d'elles, grande collectionneuse d'objets d'art, et j'admirais quelques bibelots, lorsqu'elle me dit : « Maintenant je vais vous montrer la merveille.

Et elle me tendait une adorable petite montre du XVIII^e siècle quand une grosse voix partit du couloir :

— Attends un peu ma chérie, je ne peux pas me montrer en ce moment, je suis en peignoir...

Le chansonnier eut peine à tenir son curieux... Après plusieurs années il rit encore, en rapportant cet incident.

UN PEU DE TOUT

Le metteur en scène allemand Murnau vient d'être victime près d'Hollywood, d'un accident mortel d'automobile qui s'est produit dans des circonstances particulièrement dramatiques. Murnau se rendait en effet à New York pour assister à la « première » de son dernier film qu'il avait réalisé dans la mer du Sud. Il eut une fracture du crâne et mourut sans avoir repris connaissance.

Murnau, qui avait 42 ans, avait produit de nombreux films dont le succès avait été grand, dans le monde entier. Citons: « Nosphératu, le Vampire, le Dernier des Hommes, Tartuffe, Faust, L'Aurore, Les Quatres Diables, Notre pain quotidien.

Il était depuis plusieurs mois déjà à Hollywood, où il travaillait à la réalisation de différents scénarios.

Après Lupu-Pick, Murnau. L'Allemagne vient de perdre deux grands metteurs en scène.

★★

Le bruit avait couru récemment que la célèbre actrice américaine Ina Claire se disposait à divorcer d'avec son non moins célèbre époux, John Gilbert et qu'à cet effet, elle s'était rendue à Reno, ville bien connue aux États Unis pour la facilité avec laquelle les tribunaux y dénouent les unions conjugales.

Miss Ina Claire vient de démentir catégoriquement ces nouvelles qui remplissent les colonnes des journaux américains, depuis déjà longtemps, et qui ont, sans nul doute, été motivées par les efforts que n'ont cessé de faire les deux artistes, depuis 1929, pour arriver à concilier leurs goûts différents, et éviter autant que possible la radicale solution que constituerait le divorce.

★★

Charlie Chaplin put se vanter d'avoir une belle famille, lors de son séjour à Londres.

Si ses secrétaires avaient cru toutes les histoires qu'on leur racontait, Charlot aurait reçu sans cesse des dé-

putations de demi-frères, de demi-sœurs d'oncles, de tantes, de neveux, de nièces et de cousins perdus de vue depuis longtemps.

— Il semble que M. Chaplin ait plus de parents qu'aucun homme vivant, déclarait Miss Shepherd, l'une de ses secrétaires.

Un de nos confrères anglais a publié à ce sujet les confidences d'un des secrétaires de Charlie Chaplin:

« Tout Londres semble être peuplé de cousins, oncles, même demi-frères et naturellement de cousines, tantes et aussi demi-sœurs de Charlie Chaplin. Par lettres arrivent des demandes d'entrevue, des visiteurs se présentent à l'hôtel, ils cherchent à nous abuser par un titre de parenté illusoire. Quand la parenté ne sert pas de prétexte, l'excuse est politique: « Je suis envoyé par M. Ramsy Mac Donald pour remettre à M. Chaplin un pli personnel. » Mais les excuses ne sont pas si variées que cela, ce sont presque toujours les mêmes qui servent. Il est curieux de remarquer que beaucoup de gens se disent envoyés par l'Ambassade de France ou la Légation de Tchécoslovaquie. Ce n'est pas une sinécure de filtrer tous ces aimables imposteurs

JOSY PALACE CAIRE

Programme du Lundi 6
au Dimanche 12 Avril 1931.

Une spirituelle, légère et badine
réalisation sonore française

DOLLY

avec

DOLLY DAVIS —

ANDRE ROANNE

et de les renvoyer avec la phrase consacrée: «Impossible, mille regrets».

Joséphine Baker, au gala de l'Union des Artistes, apprivoisa de blancs pigeons. Mais un de ses oiseaux s'oublia sur son épaule.

— Crotte ! fit Baker, qui ne pouvait trouver un meilleur mot de circonstance.

Maud Loti va-t-elle la poursuivre en concurrence déloyale?

Beaucoup de touristes viennent à Hollywood avec l'espoir de visiter les belles installations des vedettes du cinéma et surtout avec l'espoir de rencontrer les stars, afin de leur demander une signature sur les livres spéciaux ou une photographie dédicacée. Il fut un temps où les artistes prenaient plaisir aux hommages des inconnus et des curieux. Mais ceux-ci sont maintenant si nombreux qu'ils envahissent certains jours Hollywood et utilisent mille tours pour forcer les portes des studios et des vedettes particulières.

Aussi a-t-on pris l'habitude à Hollywood de recommander aux touristes d'aller au jardin zoologique.

Pourquoi?

Parce que les lions dans leur cage

ROXY PALACE Héliopolis
ex-Luna Park

Programme du Jeudi 9
au Mercredi 15 Avril 1931.

RAMON NOVARRO
chante dans

CHANSON PAIENNE

Fastueuse et paradisiaque page
de la vie polynésienne

et les crocodiles dans leurs bassins dédaignent les stylographes des vieilles dames et ne signent pas leurs photos ou des cartes postales.

Un ami recommandait à ce producteur dont la réputation n'est plus à faire une artiste pour tourner dans sa prochaine production.

— Veut-elle être payée?

— Penses-tu, lui répondit aussitôt l'ami, si elle voulait être payée, je ne te l'enverrais pas...

Anita Garbo

Anita Garbo... Serait-ce la sœur de la divine Greta?

C'est ce qu'un tribunal de Berlin a jugé récemment. L'accusée Anita ressemble d'une façon frappante à la célèbre Garbo. Des amies lui en firent part, et en tout premier lieu, son coaccusé, un certain Erwin, acrobate aérien qui fit la connaissance d'Anita dans une station balnéaire belge. A cette époque elle ne se faisait pas encore appeler Garbo, mais simplement Petersen. Sur l'instigation d'Erwin, elle ajouta le nom de Garbo au sien, car il voulait aussi en faire une acrobate...

En plus des accusations portées contre elle pour ses acrobaties, elle est poursuivie pour vols dans des hôtels et dans les chemins de fer, falsifications de chèques et toute une série d'escroqueries.

Sa principale intention était de s'arranger, grâce à sa beauté et au nom de Garbo qu'elle s'était adjoint, à faire de nombreuses dupes, soit en arrivant à obtenir des détails sur la vie privée de ses admirateurs qu'elle faisait ensuite chanter, soit en leur volant des carnets de chèques ou des portefeuilles.

Quant à son compagnon, c'est un artiste au casier judiciaire bien garni.

Cette usurpatrice d'un nom célèbre dans les annales du cinéma a été mise à l'ombre pour deux ans...

BRITISH INTERNATIONAL PICTURES

nous présentera bientôt :

LE CAP PERDU

avec

Marcelle Romée - Harry Baur - Henry Bosc - Jean Max

Drame réaliste, brutal et poignant se déroulant sur l'immensité grandiose, terrible et farouche de l'Océan.

Entièrement Parlé Français

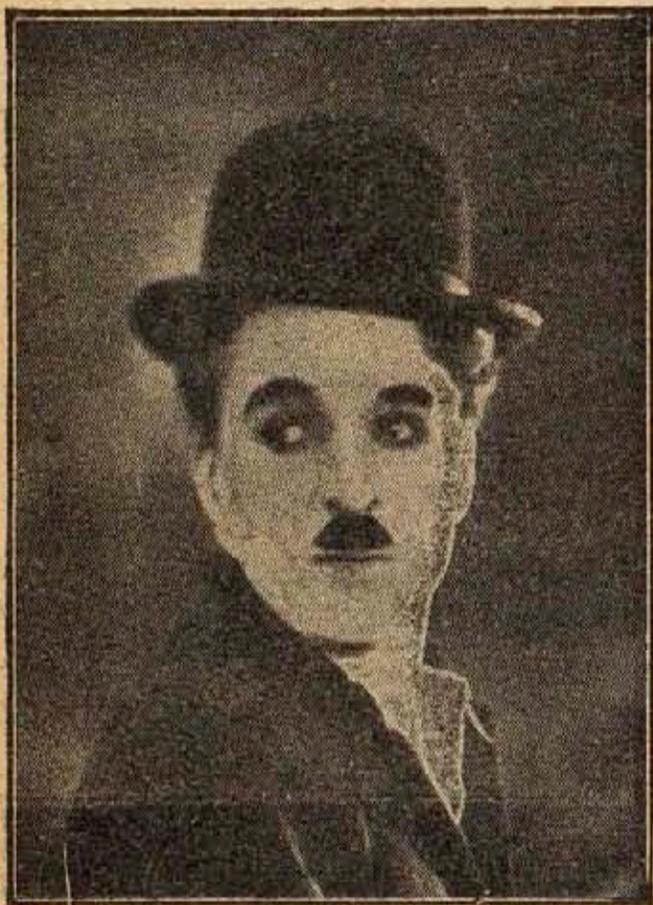


Une scène exotique de ce film grand-guignolesque.

CHARLIE...

Tous les journaux ont raconté la réception extraordinaire qui a été faite par Londres à Charlie.

Le grand acteur a été invité à passer le week-end aux Chequers la résidence de repos du Cabinet britannique, en compagnie du Premier Ministre, M. Macdonald.



Le plus grand mime comique du monde est, en même temps, un homme plein de bonté. Lorsqu'il parle de la misère il trouve des accents véritablement émouvants. « On ne peut pas, » dit-il, résoudre le problème de la misère simplement par des mesures économiques. *Ce que le monde demande c'est un changement dans le cœur des hommes.* »

Charlie adore ses enfants. Après son divorce avec Lita Gray, le Tribunal en a accordé la garde à sa femme mais il a le droit de les voir et il leur consacre, chaque mois, une journée entière, pendant laquelle il partage leurs jeux, se roule par terre avec eux et fait tout ce qu'ils veulent.

Au moment de son arrivée à Londres les journaux publiaient une interview de son ex-femme.

« Charlie Chaplin, dit Lita Gray aime beaucoup ses enfants. Il est fier

d'eux et croit que ce sont de petits génies qui vont devenir, lorsqu'ils seront grands, des hommes extraordinaires, mais, en réalité il ne sait pas ce que c'est qu'un enfant ni la façon dont on doit l'élever.

Je ne regrette ni mon mariage ni mon divorce et je crois que je puis mieux apprécier les belles qualités de Charlie depuis que nous sommes séparés et je puis, aussi mieux le faire comprendre à mes enfants. Ils étaient trop petits pour connaître leur père lorsque nous nous sommes séparés, mais ils se souviennent de lui. Ils vont souvent au cinéma pour voir leur père sur l'écran.

J'ai, une fois, surpris une conversation entre l'un de mes fils et une petite fille du voisinage.

La petite fille disait: « Mon père est beaucoup plus beau que le tien ».

Mon fils répondit: « Peut-être que ton père est plus beau que le mien. En tout cas, tu n'a pas un papa aussi gentil et aussi drôle que le mien. Personne n'a un papa pareil ! »

« Charlie est un génie, un drôle de papa », un mari difficile un merveilleux artiste et un grand homme. Je me demande s'il y a au monde une femme qui le contenterait. Il est tellement absorbé par son travail qu'il ne peut être un mari idéal pour une femme. Il est trop sensible.

Généralement, lorsqu'il revenait du Studio le soir, après une grosse journée de travail il mangeait de bon appétit, puis il terminait la soirée avec son violon ou un livre.

Un soir, il rentra très déprimé. Il ne voulut pas toucher au repas et laissa de côté son violon et son livre.

Il passa la soirée assis dans son fauteuil, le regard fixe, sans dire un mot. *Tout cela parce qu'en rentrant il était passé à côté d'un chien écrasé !*

Je ne crois pas que ce soit au monde pourrait donner une idée de ce tempérament si divers. La vie commune, dans un cas pareil, n'est d'aucune utilité. Il faut de la distance et de la

perspective pour avoir une vision nette des caractéristiques de l'homme.

J'avais sept ans lorsque j'ai connu Charlie. Il fréquentait un thé qui appartenait à un ami de mon père et où nous le rencontrions souvent. Il m'avait prise en sympathie, jouait avec moi et faisait toutes sortes de choses originales pour m'amuser.

Un jour, j'avais douze ans, Charlie passa, avec un de ses aides, à côté de notre jardin. Je l'appelai, il vint et il me dit que j'étais précisément le type de petite fille qu'il cherchait pour le film qu'il était en train de tourner avec Jackie Coogan. Il demanda, immédiatement, à mes parents l'autorisation de m'engager pour ce film. Ils y consentirent, à condition que cela ne me dérangerait pas dans mes études.

Le lendemain j'allai au Studio et je jouai un rôle dans le Kid, dans la scène du rêve.

Plus tard mon grand père tomba malade et on me demanda de l'accompagner à la campagne.

Je pris congé de mes amis ainsi que de M. Chaplin.

A ce moment il me regarda attentivement et me dit: «Attendez un moment. Je crois que vous êtes juste le «type qu'il me faut pour une amoureuse dans *La Ruée vers l'Or*». Je lui répondis que je regrettais beaucoup mais que je devais partir avec mon grand père, mais bien entendu il n'attacha aucune importance à ma réponse. Son film était la seule chose qui comptait et le résultat fut que j'entrai au studio où je fus attachée d'une façon permanente jusqu'au jour où il me fit la déclaration, tout à fait inattendue qu'il voulait m'épouser.

J'avais alors quinze ans et ne connaissais rien de la vie. Je ne puis dire, exactement, l'effet que me fit cette proposition et ce que je consentis à la perspective de devenir Mistress Chaplin. L'idée me plut et je pensais que je devais être amoureuse de mon mari.

Après mon mariage, Charlie ne voulut plus me permettre de continuer à être une actrice de film. Je restai donc à la maison. Après mon divorce j'ai préféré aller sur la scène; on s'y sent plus en contact avec le Public.

Charlie est un artiste jusqu'au bout

des ongles. Il ne vit que pour son travail.

Un jour que nous causions il semblait suivre la conversation et répondait à ce que je lui disais. Tout d'un coup, il s'exclama:

«— Oui! c'est une excellente idée!»

*
**

Quelques anecdotes concernant Charlie

M. Jim Tully qui fut, pendant quelques années, le secrétaire particulier de Charlie Chaplin conte ainsi les débuts du grand artiste.

L'enfance de Charlie fut partagée entre la scène et la rue. Il n'avait pas encore 15 ans qu'il obtenait déjà des bouts de rôle dans des troupes qui faisaient des tournées provinciales. Ce fut à 15 ans qu'il commença à gagner une livre par semaine.

A 19 ans, il fut engagé par Fred Karno dans une pièce intitulée: «Une nuit dans un Music Hall». Après avoir fait le Tour de l'Angleterre, Karno eut l'idée de faire le tour de l'Amérique, et c'est dans un tout petit théâtre de Los Angeles que Charlie, qui gagnait alors 20 livres par semaine, fut remarqué par Mack Sennett qui, à cette époque, gagnait tout ce qu'il voulait en produisant des petits films comiques.

Ce ne fut, toutefois, que trois mois après cette première rencontre, que Mack Sennett eut l'occasion de se rap-

N. Climatianos

a le dernier mot

pour les

dernières nouveautés

RUE KASR EL NIL

pler de Charlie. Le principal comédien de sa troupe, Ford Sterling avait, constamment, de nouvelles exigences, et ses demandes d'augmentations d'appointements se répétaient de plus en plus fréquemment. Finalement, Mack Sennett ayant refusé une nouvelle augmentation, comprit que Sterling allait le quitter pour passer dans un autre studio. Il se souvint, à ce moment, du comédien qu'il avait vu, un soir, à Los Angeles, mais il ne se rappelait plus exactement son nom. Il chargea ses agents de rechercher, à travers les États Unis, un jeune comédien répondant au nom de Chapman ou Chamberlain et qui avait joué un soir, approximativement trois mois auparavant, dans un petit théâtre californien.

On trouva Chapman-Chamberlain-Charlie Chaplin dans une petite ville de la Pensylvanie où la troupe de Fred Karno continuait sa tournée.

Après quelque hésitation Charlie accepta de signer le contrat que lui présentaient les agents de Mack Sennett. Deux ans plus tard il gagnait 120.000 livres par an.

Le rôle de la chance dans la vie n'a jamais été mieux illustré que par la série de coïncidences qu'amena la rencontre de Charlie Chaplin avec Mack Sennett. Sans la destinée qui amena ces deux hommes, un même soir dans un théâtre de dixième ordre, Charlie serait, peut-être, encore aujourd'hui, en train de faire des tournées provinciales en Angleterre dans des petites troupes ambulantes. Et il en serait, peut-être de même, si Ford Sterling avait été moins exigeant. Une fois de plus on constate que le talent seul ne mène à rien s'il n'est aidé par des circonstances favorables.

★
★

Il fut évident, dès le premier moment, que Charlie était de beaucoup supérieur aux autres éléments de la troupe et, même, à Mack Sennett lui-même et, dès les premières productions des discussions plutôt vives éclataient entre les deux comédiens. Finalement, Mack Sennett céda le pas à Charlie qui fut libre de diriger, comme il l'entendait, ses propres films. Onze ans plus tard Charlie put vendre pour 200.000 livres cinq de ces premiers essais qui

lui étaient restés dans son règlement de comptes avec Mack Sennett.

Malgré l'obstination qu'il mettait à vouloir diriger lui-même il ne faut pas croire que Charlie était infatué de son mérite. Au contraire, il doutait beaucoup de son talent et craignait toujours d'être distancé par ses rivaux, c'est la raison principale de l'attention qu'il a toujours accordée à la critique même lorsqu'elle était injuste à son égard.

A quelqu'un qui lui demandait, un jour, quelles avaient été ses impressions alors qu'il commençait à gagner, pour la première fois, un million par an: — «Je pensais répondit-il, que tout cela était un rêve et je me pinçais pour être bien sûr que je n'allais pas me réveiller pour me trouver pauvre, comme à mes débuts.»

Celles qui sont jalouses

On répétait une scène d'amour.

Le jeune premier manquait de conviction.

— Plus chaud, Plus chaud! disait le régisseur. Vous étiez très bien hier, qu'avez-vous donc aujourd'hui?

— Je n'étais pas si bien que ça hier!

— Mais si...

— Je ne trouve pas.

— Reprenons!...

La scène n'allait pas mieux; la partenaire s'impatientait.

— Alors quoi, vous ne rendez pas... Vous ne donnez plus la réplique, ie ne peux rien faire de bon!

— Mais...

On allait se fâcher lorsqu'on aperçut dans l'ombre, assise à l'orchestre, une inconnue: une jeune femme dont les traits se contractaient sous l'empire d'une contrariété qu'elle ne parvenait pas à dissimuler.

C'était la chère et tendre du jeune premier.

Comment jouer «nature» dans ces conditions?

Douglas Fairbanks jr. parle du "fils à papa"

Il évoque des souvenirs personnels de sa jeunesse

On m'a demandé de m'exprimer dans un article sur une question qui me touche de très près. J'en ai été évidemment très flatté. Il est incontestable, d'autre part, que je semble être particulièrement en mesure de répondre clairement et sous une forme définitive à cette question : « Est-on handicapé, lorsqu'on est le fils d'un homme célèbre ? »

Pourquoi la réponse ne me vient-elle pas immédiatement au bord des lèvres ? Est-ce qu'il ne paraît pas absurde que j'aie maintenant l'air d'être hésitant ? Laissez-moi faire un effort pour être tout à fait honnête. En d'autres termes, permettez-moi de répondre en résolvant la difficulté par une formule. Eh bien, je dirai à la fois oui et non ! C'est peut-être une réponse évasive. C'est en tout cas la réponse la plus sincère que je puisse donner.

Mon père — je peux le dire avec une certaine fierté, — a été et il est toujours l'une des personnalités les plus célèbres et les plus populaires de l'écran. Il a grandi à mesure que le cinéma se développait et j'ai grandi dans son ombre — ou plutôt dans l'éclat éblouissant de sa renommée.

Je porte son nom. En fait, porter un nom célèbre a ses avantages et ses inconvénients. C'est, évidemment, un « Sésame, ouvre-toi » pour certaines portes qui resteraient beaucoup plus longtemps fermées pour d'autres. En se plaçant à un point de vue moins élevé, le nom a aussi une valeur publicitaire.

Mais il faut avouer aussi que l'on attend beaucoup plus du fils d'un monsieur en vue que d'un brave garçon quelconque, au nom inconnu. Le « junior » doit suivre les traces du « senior ». On s'attend à ce qu'il fasse de très grandes choses. Il n'est pas de difficultés qu'il ne puisse surmonter, en raison de sa qualité. Et puis, cette

faculté humaine de comparaison — parfois utile et parfois mortelle — entre en jeu.

La comparaison, comme le dit un proverbe, est odieuse. Et c'est pourquoi j'ai fait mon possible pour l'éviter. Certes, on fait des erreurs de jeunesse et j'en reconnais une, pour ma part. C'est ainsi qu'avant même la période de mon adolescence, un contrat me fut remis par un producteur. Je portais un nom qui avait sa valeur, et, si étrange que cela paraisse, j'avais besoin d'argent. Le producteur me fit réaliser des prouesses athlétiques à l'écran ; ce qui, au préalable, m'avait paru fâcheux. Mais les besoins étaient impérieux et je m'exécutai. Comme résultat, ce fut déplorable. J'étais navrant.

✱

Bien entendu, je suis un acteur. Ou du moins, je prétends en être un. Tout comme mon père. Si j'avais choisi un autre champ d'activité, mon nom m'aurait considérablement aidé. Mais quel charme indéfinissable on éprouve à jouer ! Elevé dans un milieu d'acteurs, ce métier a été ma première aspiration. J'ai délibérément pris la décision de faire face à tous les inconvénients que je pourrais rencontrer dans une telle voie.

Ainsi mon but a été établi : soucieux religieux de ne jamais imiter mon père dans aucun de mes rôles et je n'ai fait qu'une exception, lors de cette expérience malheureuse que j'ai mentionnée plus haut. J'ai choisi ma vie propre. Mon père et moi, nous sommes tout simplement deux acteurs qui portent le même nom. Sa renommée lui appartient ; j'essaie de poursuivre ma carrière de mon mieux, avec les mérites que les dieux m'ont peut-être accordés.

Comme il n'y eut pas d'arrangement financier lorsque mon père et ma mère se séparèrent, c'est la nécessité beau-

coup plus que le désir qui me fit débiter à quatorze ans. L'amitié paternelle et ses conseils m'ont toutefois été d'un très grand secours. Avant de faire du cinéma, il avait fait du théâtre. Il me conseilla d'aller prendre un peu d'expérience sur les planches et de m'essayer dans des rôles très différents. J'ai joué au théâtre dans des rôles très divers, dans «Young Woodley», «The Just», «Romeo et Juliette», etc.

Quand les talkies sont venus, j'ai su apprécier à sa valeur le conseil paternel !

De même, pour les contrats, il m'a admirablement conseillé. C'est l'une des plus grandes compétences, en matière d'affaires, dans l'industrie cinématographique. Tous ses avis m'ont toujours été profitables.

J'ai été flatté — on peut juger jusqu'à quel point ! — le jour où il m'a déclaré que j'aurais obtenu un succès considérable à l'écran, même si je n'avais pas porté le nom de Fairbanks. En fait, je n'aurais pas été aussi vite...



Dans ma prime jeunesse, je ne pouvais vivre en dehors du studio de mon père. J'avais hâte de connaître tous les secrets techniques du travail de la prise de vues et de la mise en scène. Je voulais connaître tout ce qu'il y avait à connaître. Je tournais des rôles de figuration. Parfois, je me risquais à faire une suggestion à mon père ou au metteur en scène.

Quand elles étaient adoptées, un petit chèque m'était remis. Rien ne pouvait plus me ravir... La réalisation du «Pirate Noir» ouvrait des perspectives qui m'intéressèrent beaucoup. J'ai fait des études artistiques à Paris. Je demandai, en conséquence, de faire les dessins pour les costumes. Ma demande fut agréée. J'aimais beaucoup la littérature. On fit droit à mon autre requête : celle d'écrire les sous-titres.

Il peut paraître étrange que le même sang puisse se caractériser sous des formes si différentes. Mais l'un de mes rôles préférés fut celui du frère sensitif et nerveux dans le film de

Greta Garbo « Intrigues ». Peut-on m'imaginer en d'Artagnan ?

En Athos peut-être, mais non pas en d'Artagnan.

Je n'aurais jamais pu être un Robin des Bois, un flibustier fanfaron, l'un des mousquetaires de Sa Majesté, un gaucho, cavalier exceptionnel. Mon père l'a fait avant moi.

On nous aurait mis en parallèle, on aurait fait des commentaires sur le meilleur et le pire, ce qui aurait été désastreux. Mais vous pouvez constater qu'il m'a fallu tout de même, à ma façon, soutenir une réputation glorieuse.

Que fallait-il faire ? «That was the question». Il y a bien des choses que je voulais faire. Mais j'étais devenu excessivement sensible aux continuelles comparaisons.

Je crois qu'il me faut suivre ma voie avec prudence, faire de mon mieux dans chaque rôle qui m'est confié. Mettre même un peu plus que ce que l'on me demande dans chaque rôle. Travailler deux fois plus qu'aucun autre jeune acteur. Je ne tiens nullement à n'être que le parent d'un homme célèbre.

J'ai déjà travaillé dur. J'ai étudié mes rôles et j'ai essayé de les rendre originaux.



Il n'y a qu'une personne qui s'est montrée plus heureuse que moi, lors-

MOHAMED ALY ALEXANDRIE

Programme du Lundi 6
au 12 Avril 1931.

Un Grand Film Parlé Français

UNE BELLE GARCE

avec

GINA MANES

& GABRIEL GABRIO

que j'ai signé tout récemment un contrat magnifique. Cette personne, c'est mon père. Il a beaucoup aimé ce que j'ai fait dans «La patrouille de l'aube» aux côtés de ce grand acteur, Dick Barthelmess.

Quel splendide garçon que «Dickie» ! Nous avons vécu vraiment comme deux frères durant la réalisation, qui fut longue et souvent harassante, de cette fameuse «Patrouille». Vous n'imaginez pas la gaité, la loyauté, les manières simples, directes et franches de Richard Barthelmess. Et quel acteur ! Il faut bien convenir aussi que nous étions tous emballés par notre travail. Je ne pense pas qu'un metteur en scène retrouvera jamais une troupe d'une homogénéité, où règne une camaraderie, semblables à celle de «La patrouille de l'aube». Car, bien que Barthelmess et moi soyons plus étroitement liés, nous formions cependant un tout avec les autres acteurs, et si vous retrouvez à l'écran ce sentiment de «faisceau» qu'éprouvèrent les membres d'une même unité jetée dans la grande bataille, c'est que ce lien nous unissait devant la réalisation d'une tâche commune.

Nous avons tous pris notre personnalité provisoire très au sérieux. Nous vivions, nous pensions, nous réagissions en combattants. Ce qui m'amène à penser que ces rôles de guerriers semblent être ceux que l'homme incarne, non pas avec le plus de plaisir, mais avec le plus de facilité.

Pour en terminer, je pense que le rôle préféré de Dick Barthelmess — et en cela comme beaucoup d'autres points nos goûts se révèlent semblables — est celui du capitaine Courtney, de « La patrouille de l'aube », comme le mien est celui de son compagnon Douglas Scott.

Ainsi, comme vous le voyez, je ne peux répondre que oui et non. Ma vie aurait été plus dure à certains points de vue, plus aisée à d'autres, si je n'avais pas été Douglas Fairbanks junior. Il ne me reste plus qu'à travailler pour être aussi connu que Douglas Fairbanks senior. Je le lui ai dit, mais je ne crois pas qu'il s'en inquiète... Par ailleurs, quel que soit mon

souci d'être un «junior», voulez-vous me permettre de vous faire un aveu ? Je suis fier — et c'est pardonnable, n'est-ce pas ? — d'être parfois dénommé M. Crawford...

Douglas Fairbanks Jr.

Beautés de la statistique...

D'après les statistiques du département de l'Hygiène (*sic*) on a enregistré à New-York un mariage toutes les 8 minutes une naissance toute les 4 minutes une mort toutes les 7 minutes, au cours de l'an de grâce 1930.

Il se célèbre 180 mariages par jour à New-York; on y constate 360 naissances quotidiennes et 205 décès. C'est aux mois de juin et d'août que le chiffre des mariages est le plus élevé...

Cela se conçoit aisément... De même qu'on meurt surtout en mars, mois des changements brusques de température. Cependant on meurt très peu là bas en septembre... Curieux, curieux...

Fortune et Ignorance

On présente à cette jeune femme, divorcée et fort riche, un aristocrate voisin de la ruine.

Il n'est pas déplaisant. On espère un mariage.

Cependant l'aimable personne hésite...

Elle renonce finalement à donner suite aux projets que l'on faisait pour elle.

Comme on lui demande d'en préciser la raison :

— Je m'estime assez jolie femme pour être épousée pour moi-même et ne pas avoir à prendre un homme uniquement afin de redorer son plastron. (*sic*).

On n'appelle plus jeune femme que la dame qui n'a jamais lu Larousse.

Pour l'écran futur

Ne confondons pas les genres

L'une des qualités primordiales du théâtre — du moins du théâtre tel que le conçoivent ceux qui ne veulent pas sa mort! — c'est la classification bien tranchée des pièces en un certain nombre de genres.

Certes, depuis quelques années, nous assistons à des mélanges souvent curieux entre ces derniers. Tel auteur soucieux de nouveauté présente une tragédie comique, tel autre sous le nom de fable nous donne une véritable tragédie. Mais il n'y a là le plus souvent qu'une attitude, un besoin d'originalité à tout prix. En fait, le public, par ses réactions, rétablit l'équilibre et rit quand il le faut, de même qu'il s'émeut devant une situation émouvante.

D'ailleurs, l'alliance du comique et du tragique, qui est le plus souvent à la base de ces mélanges, n'est pas, en général, une confusion de genres. Seules la tragédie antique, ou la vraie farce ont un caractère assez tranché pour ne pas le permettre. C'est qu'elles se placent l'une sur le plan surhumain du héros, l'autre sur celui de la satire complète, qui sont tous deux aussi éloignés de la vie qu'il est possible de l'être. Mais, dès l'instant que nous abordons le drame ou la comédie moderne, le fossé n'existe plus. La vie, faite de rire et de larmes, ne se reconnaîtrait plus dans ces pièces si l'alliage qui fait sa substance n'y paraissait plus.

Au cinéma, tous ou presque tous les films sont ainsi formés de parties comiques et tragiques — sauf peut-être les films dits «comiques» qui s'apparentent à la farce de théâtre et comme tels ne permettent aucune équivoque. E pourtant il convient ici d'ouvrir une parenthèse: les films à Charlie Chaplin, très comiques en apparence, ont en leur essence même une résonance douloureuse qui n'apparaît parfois qu'après un certain temps de réflexion, mais s'impose pourtant avec force, à quiconque veut réfléchir. Mais ici nous trouvons la marque d'un

homme de génie qui a su, par le chemin détourné de la farce, atteindre le tréfond de l'âme humaine. Et ceci est tellement vrai d'ailleurs que les derniers films de Charlot deviennent par certains côtés des sortes de drames shakespeariens où le côté grotesque du personnage n'est qu'un élément de plus ajouté à notre secrète émotion.

Cet alliage, plus ou moins parfait, de la douleur et du rire que nous trouvons dans la plupart des films, n'est pas à blâmer, bien au contraire. Malheureusement d'autres confusions, d'autres désordres se sont glissés dans la confection de certaines œuvres récentes et dans une telle proportion que l'équilibre en est rompu et le succès compromis.

Tel film, par exemple, commence comme un récit d'aventure. Nous sommes en plein mystère, un crime a été commis. Poursuites policières, intrigues. Brusquement nous tombons en pleine comédie psychologique. Des gens discutent sur leur cœur, leur amour, leurs ambitions. Le public ne comprend plus, il est dérouté par la confusion des genres.

Une autre bande a l'allure d'une opérette. Les spectateurs commencent à respirer, ils écoutent avec plaisir des airs agréables. Bref, ils sont dans l'agréable situation de cet auditeur d'une comédie musicale en vogue qui déclarait n'avoir jamais si bien digéré. Brusquement, ils tressautent: l'opérette devient drame en quelques minutes. Mais les acteurs continuent à chanter... avec des voix plus graves!

Avouez qu'il y a là de quoi interrompre la charmante béatitude d'une salle bien disposée.

On a reproché aux films sonores et parlés de se passer sans cesse au studio. Alors, sous prétexte de donner des «pleins air», certaines productions récentes sont de véritables promenades à travers l'Europe ou même le monde! D'où intrigue interrompue, monu-

ments qui apparaissent sur l'écran sans qu'on sache pourquoi ni comment. Et toujours naturellement, le spectateur est dérouté et les détracteurs de l'écran vont répétant leurs bonnes paroles sur cette «maudite mécanique».

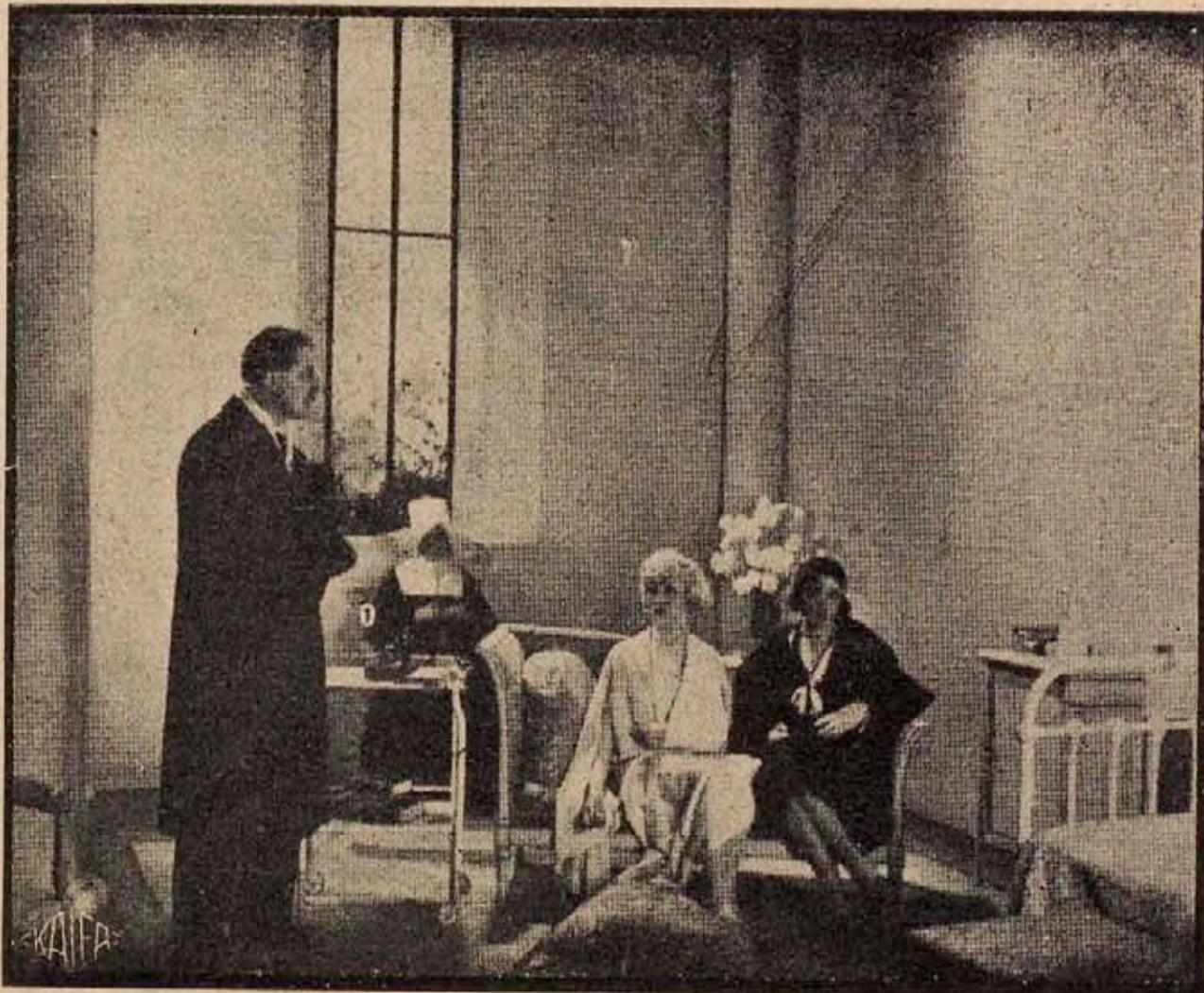
En vérité, il faut réagir. Si le cinéma, grâce à sa mobilité, à la possibilité où il se trouve de reproduire le monde entier sur une toile blanche peut se permettre plus de mobilité que la scène, il doit respecter une certaine classification indispensable, qui correspond nettement à des besoins du cerveau humain.

Un poème, même visuel, doit rester un poème: un drame n'est pas une opérette. D'ailleurs, celle-ci est une œuvre de fantaisie, celui là, au contraire, un miroir souvent fidèle de la vie. De même, une comédie psychologique ne

saurait sans dommage devenir un documentaire. L'un perdrait tout son charme sans profit aucun pour l'autre.

Laissons donc subsister la séparation des genres. Elle est indispensable. Ajoutons qu'elle peut très bien s'accommoder d'une certaine alliance discrète, que la souplesse de l'écran lui rend bien facile. En somme, tout ceci est une question de goût et de mesure. Nos cinéastes ont prouvé qu'ils étaient capables d'avoir l'un et l'autre. Ils ont su ramener le film parlé à une formule presque parfaite; nul doute que sur ce nouveau chapitre, ils réussissent à s'imposer à eux-mêmes cette discipline nécessaire qui fait les grandes œuvres et quelquefois même les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Pierre Henry Proust.



Jean d'YD, Colette DARFEUIL, Sylvie GRENADE
dans une scène de « LA FIN DU MONDE »

Pour tourner un documentaire

Expédition cinématographique en Roumanie

La mission confiée par l'Ufa au docteur Ulrich K.T. Schulz, metteur en scène de grande expérience, a amené tout d'abord ce dernier dans des régions inhospitalières des Carpathes où il s'agissait de fixer sur la bande de cellulose les images d'une espèce animale qui va en disparaissant : celle des ours. Elle le conduisit ensuite dans les marécages des bords de la Mer Noire, où il fallait épier les seuls pélicans existant encore sur le continent européen, puis enfin dans certaines zones montagneuses de Roumanie où vivent les vautours et les hérons.

Le butin que le chef de l'expédition a recueilli en compagnie des opérateurs Juppe et Stanke constitue un ensemble de vues tel qu'il n'a pas encore été réalisé de pareil jusqu'à ce jour. Le docteur Schulz raconte lui-même, avec beaucoup d'esprit, que le résultat obtenu vaut — pour employer ses propres termes — largement dix fois toutes les incommodités qu'il a supportées. Au bord de la Mer Noire, il a eu une crise de paludisme : il considère cet incident comme tout à fait secondaire. Avaler avec de l'eau croupie des marais, de nombreux germes de dysenterie, pour lui cela ne tire pas à conséquence.

Se trouvant à l'affût de bandes de pélicans, avoir de l'eau jusqu'aux genoux et sentir les sangsues se glisser dans les tiges des bottes et s'insinuer — telle une « scie à molettes » — dans chaque recoin de chair pour y sucer le sang : tout cela n'a également aucune importance. La seule chose qui compte est de ne pas effaroucher les oiseaux aquatiques et de réussir à construire dans cette forêt vierge de roseaux une hutte en joncs tressés, posée sur deux canots légers et qui devra répondre aux exigences de visibilité et d'acoustique d'une véritable cabine de prises de vues. La mise en marche du moteur

destiné à actionner la camera a présenté, en particulier, de grandes difficultés. Et, d'autre part, il était impossible de se résoudre à tourner à la main, sinon la plupart des images auraient été bougées en raison des inévitables vacillations.

Quatre mois et demi ces hommes intrépides sont restés en Roumanie. Pendant presque trois semaines, ils ont séjourné, séparés du monde entier, parmi les roseaux d'un lac où se trouvaient des nids de pélicans. Pour accéder à cet endroit, il fallait d'abord parcourir 6 kilomètres à travers un inextricable fourré de joncs de toutes espèces sur un sol complètement mou. Une piste fut tracée par les porteurs de l'expédition et il est plus que probable que personne ne s'en servira jamais plus. La construction de cette voie peut être décrite de la sorte : à droite une brassée de roseaux mise en gerbe et repliée sur la gauche ; à gauche une brassée de roseaux mise en gerbe et repliée sur la droite. On reste sur ces deux fagots aussi longtemps que les deux suivants ne sont pas encore en place. Et c'est ainsi qu'on avance pas à pas.

En ce qui concerne la chasse à l'ours, le docteur Schulz a fourni d'intéressants renseignements : dans les Carpathes de Roumanie il y a encore, de nos jours, un nombre considérable d'ours bruns. Comme ils causent aux troupeaux d'énormes dommages, les bergers leur font régulièrement la chasse. Ce ne fut pas toujours aisé de s'approcher de ces fauves jusqu'à distance convenable pour le téléobjectif. Il fallut attendre qu'ils veuillent bien venir faire une promenade dans le champ de la camera, aux abords de la cabane construite exprès dans ce but. Et parfois il fallut patienter des semaines entières jusqu'à ce que maître Martin consentit à se faire voir.

La caméra réussit à prendre une

scène d'une rare puissance dans sa sauvagerie grandiose : un agneau s'était quelque peu écarté du troupeau en train de paître et était occupé à grignoter les bourgeons d'un buisson. L'ours se glisse près de lui, lui saute brusquement dessus et lui plante profondément ses dents dans la nuque. Puis plus rien : la proie n'est ni dépécée ni engloutie. Nous voyons maintenant ce que la zoologie nous a déjà appris : l'ours ne dévore pas sa victime mais il lui suce le sang. Ensuite il traîne la bête morte dans une cachette où il la conserve pour les jours où il est affamé.

Cette tragédie du règne animal prend fin sur des vues impressionnantes d'une chasse à l'ours à laquelle prennent part des bergers et des chasseurs des environs.

Le cinéma parlé tel que le voit Conrad Veidt

De tous les artistes qui ont fait la gloire et la grandeur du cinéma allemand, et dont le nom restera toujours attaché à l'époque rayonnante du film muet, Conrad Veidt est incontestablement l'un des plus illustres. N'est-ce pas lui qui, jadis, avec Emil Jannings et Werner Krauss, ouvrit à deux battants les portes des grands marchés étrangers et qui, pendant de longues années, plaça le cinéma allemand au premier plan des productions continentales?

Acteur de l'écran de la première heure, Conrad Veidt, dès ses débuts, a su s'imposer dans des rôles de composition très spéciaux et a réussi, grâce à un talent exceptionnel, à imprégner chacune de ses créations de sa forte personnalité.

Qui ne se rappelle les premières incarnations, étranges, troublantes, hallucinantes qu'il fit dans « Caligari, Lady Hamilton, Le Tombeau hindou, Lucrezia Borgia, L'Etudiant de Prague, L'Homme qui rit », ces films dont certains ont pris date dans l'histoire du cinéma. Il dit des choses souvent

inattendues, toujours vraies et profondément justes.

— A quoi bon parler de films muets et de « talkies », confiait-il récemment à un journaliste, le film réellement muet n'a jamais existé. Nous tous, qui, bien avant l'enregistrement de la voix avons fait du cinéma, nous avons toujours parlé, ou au moins fait semblant de parler, puisque les sous-titres remplaçaient les textes parlés. Il n'existe à ma connaissance qu'un seul artiste de film muet, un seul, Charlie Chaplin. Lui seul a compris la puissance émotive d'un geste, d'un regard, sans avoir besoin de moduler devant la caméra des paroles fictives.

— Ainsi donc, à votre avis, le film parlé actuel est le perfectionnement de ce qu'on appelait dans le temps le « muet »?

— Certainement. A l'heure présente, nous parlons devant le microphone d'une façon précise, d'après un texte établi, alors que, dans le temps, nous parlions sans être enregistrés, pour nous-mêmes, d'une manière souvent fantaisiste, devant la caméra.

— Mais vous aimez certainement le parlé dans sa forme actuelle?

— « Ia woh ! ». Mais à une condition c'est que nous ayons à prononcer des phrases utiles à l'action et à l'accroissement dramatique ou comique.

— Vous prévoyez alors autre chose?

— Sans aucun doute. Le jour où l'on se décidera à ramener les textes à la valeur des sous-titres du film ancien, où l'on se sera rendu compte que toute parole inutile freine le rythme du film et que l'on permettra au cinéma d'être avant tout un art d'images, ce jour-là le « talkie » sera, n'en doutez pas une très belle chose... Car il est dans la vie, des mouvements où un simple mot, un seul, suffit à dépeindre tout un état d'âme, toute une tragédie. Et c'est dans ce cas où la parole dépasse en puissance une situation imagée, que le parlé a sa raison d'être.



Figurants

On rencontre à Hollywood plus de personnes célèbres ou spécialement intéressantes que dans n'importe quelle autre ville du monde. On en eut un nouvel exemple récemment pendant la réalisation du film parlant espagnol «CHERI-BIBI», dont Ernesto Vilches, l'acteur bien connu, est le protagoniste.

Un des 400 figurants de ce film attira l'attention du metteur en scène à cause de sa connaissance exceptionnelle des langues. Il fut interrogé en espagnol, anglais, allemand, russe, français, suédois, norvégien, danois et polonais et on put constater qu'il parlait couramment ces neuf langues. Son érudition ne se borne pas là et ses connaissances en art et en philosophie sont fort au-dessus de la moyenne... il a même écrit plusieurs manuels sur ce dernier sujet, qui sont lus dans le monde entier.

La vie de cet homme est un vrai roman d'aventure. Il fut attaché au service particulier du Président Wilson pendant la conférence de la Paix à Versailles et plus tard il devint un des intimes de Nicholai Lenin, l'instigateur de la Révolution en Russie.

Il s'engagea comme volontaire dans l'armée américaine au début de la guerre et fut affecté au Bureau des renseignements, étant donné sa connaissance des langues.

Après les hostilités il fut envoyé en Russie comme agent secret, au moment où Lenin venait de faire tomber le gouvernement provisoire de Kerensky.

Il passa la frontière déguisé en paysan, traversa ce pays déchiré par la révolution et arriva enfin à Moscou. Il parvint à persuader les Russes qu'il était un communiste fanatique et très au courant. Il devint un membre important du parti et fut envoyé dans une école pour se perfectionner dans les langues. C'est là qu'il apprit les langues scandinaves.

Tout à sa tâche et s'efforçant par tous les moyens de gagner la confiance des chefs communistes, il fut bien-

tôt nommé commissaire et par la suite admis aux conciles les plus secrets présidés par Lenin lui-même.

Tout cela dans l'espace de quelques mois. Or il devait aller présenter son rapport à l'Ambassadeur des États-Unis à Berlin neuf mois après son entrée en Russie, mais il avait atteint son but au bout de cinq mois.

Il nous relate qu'un jour il fit part à Lenin de son désir d'aller prendre un bain turc. En vue de la situation bouleversée du pays, les établissements de bains étaient dans un état lamentable. Lenin lui donna donc une note adressée à qui de droit, disant que cet homme était un commissaire important du parti communiste et qu'il désirait qu'on ait pour lui tous les égards possibles. Comme cette note ne mentionnait pas les bains, notre ami en fit bon usage par la suite. Voilà à quel point il avait gagné la confiance des chefs bolchevics.

Le moment était arrivé où il devait se présenter devant l'Ambassadeur Américain à Berlin. Quittant furtivement une nuit par un train spécial réservé exclusivement aux membres du gouvernement, il arriva à vingt milles de la frontière polonaise où il apprit qu'on avait reçu l'ordre de le capturer. Sautant du train en marche au moment où on allait l'arrêter (ce qui voulait aussi dire l'exécuter) il se cacha pendant une nuit et un jour dans un bois avoisinants.

Le deuxième soir il sortit de sa retraite, n'ayant mangé que quelques pommes tombées des arbres. Il se dirigea vers la frontière après avoir eu soin de détruire tous les papiers accusateurs qui auraient pu révéler son identité. Au premier village il fut arrêté et dut passer l'inspection. Lorsque les gardes trouvèrent dans une poche la note oubliée de Lenin, ils le laissèrent passer, sachant bien peu qu'il était l'homme même qu'on leur avait donné l'ordre d'arrêter.

Arrivant à la frontière à l'aube, il assomma la sentinelle qui se trouvait à cet endroit solitaire et passa. Il gagna enfin, sans le savoir, le ter-

ritoire polonais, et voyant un groupe de soldats, il se sauva à toutes jambes, croyant qu'il était toujours en Russie. Mais ils le rattrapèrent et il se crut vraiment perdu. Heureusement pour lui ces soldats étaient polonais, mais ne croyant pas son histoire extraordinaire, ils l'arrêtèrent et ce n'est qu'après communication avec l'Ambassadeur Américain à Berlin, qu'il fut libéré. On donna même un grand banquet en son honneur, car les américains étaient très estimés à Varsovie à ce moment là, à cause du travail admirable de la Croix-Rouge des Etats-Unis. Et n'était-il pas le plus extraordinaire, le plus intéressant de tous les américains.

Dès que sa mission fut terminée il retourna aux Etats-Unis pour y rejoindre sa famille. Il obtint un poste important au Service d'Immigration à Ellis Island.

Mais sa femme devint très malade et le docteur lui ordonna un séjour à la côte du Pacifique. Il eut quelques difficultés à trouver un emploi là-bas et finalement s'adressa aux studios de Hollywood. Mais les histoires extraordinaires sont si nombreuses à Hollywood, qu'on ne fit guère attention à lui... Parmi bien d'autres, on rencontre à Hollywood: un ancien Ambassadeur Autrichien,

qui, après de longues années de travail, est devenu metteur en scène, un ex-Président du Mexique, qui est professeur de musique, un ex-Archiduc de Russie, qui dirige un restaurant...

Notre héros travaille à présent comme simple figurant, mais il serait étonnant que le temps ne lui réserve quelque chose.

Une légende s'éteint...

Une légende veut que les comédiens qui interprètent le rôle écrasant de Napoléon perdent tôt ou tard leur équilibre intellectuel. Albert Dieudonné, qui fut un remarquable Napoléon dans le film d'Abel Gance, ne semble pas encore atteint de « napoléonite » aiguë. Il publia voici un an une nouvelle charmante: *La Douceur d'aimer* qui, transposée à l'écran, servit de début à l'exquis comédien Victor Boucher, et rien dans le sujet de *La Douceur d'aimer* ne peut faire supposer qu'Albert Dieu donné soit hanté par le héros qu'il représenta sur tous les écrans du monde. Encore une légende qui s'en va...

Passades légales...

On qualifiait naguère de passades ces liaisons éphémères nées d'un mutuel caprice d'un soir, flammes s'éteignant aussitôt qu'avivées. Elles se passaient généralement, ces passades, entre étudiants et midinettes.

Nos mœurs actuelles font qu'elles se passent aujourd'hui dans les sphères plus élevées. Mais les grands du jour leur donnent la forme légale.

C'est ainsi que nous apprenons sans émoi que le prince Mdivani qui était l'époux de Mme Pola Negri, va devenir cette semaine celui de Mme Mary Mc Carmoc, laquelle quitterait définitivement le théâtre pour se consacrer dit-on, exclusivement à son rôle d'épouse, rôle consistant à suivre le prince en Californie et au Japon.

Chassés-croisés amoureux dont il est de bon ton, à notre époque, d'informer l'univers... mais tellement passés dans nos mœurs qu'on se contente d'en enregistrer la nouvelle...

CINEMA DE PARIS

Programme du Jeudi 9
au Mercredi 15 Avril 1931.

Une production de la Metro-
Goldwyn-Mayer

AU FIL DE LA VIE

avec

la charmante

NORMA SHEARER

La Petite Correspondance

CRICRI. — Oui, j'estime beaucoup Bébé Daniels et son air mutin ainsi qu'Anita Page qui est réellement citoyenne des U.S.A. Bébé Daniels vient en effet de se marier avec Ben Lyon après un an «d'essai loyal»; j'applaudis pour ma part à cette mesure qui évitera bien des divorces; mais est-ce là l'avis des publicitymen? J'en doute. Vous pouvez lui écrire; 3301 West Adams Bld. Los Angeles, Californie. U.S.A. Son dernier film «Quand l'Amour Appelle».

VIVRE C'EST MOURIR. — Pourquoi ce pseudonyme macabre? Tâchez plutôt de vivre pour vous amuser, pour jouir pleinement des jours qui vous sont donnés, vous aurez tout le temps de voir qu'il faut, finalement, mourir. J'apprécie beaucoup aussi Conrad Nagel. C'est le type du gentleman parfait en même temps que de l'amant hautain et autoritaire. Quant à Greta Garbo, elle n'est pas aussi belle que son talent merveilleux. Ce qui nous charme surtout, c'est sa puissance de séduction et le mystère dont elle entoure sa personne. Je ne puis accéder à votre désir en publiant actuellement sur Josy Journal, le portrait de vos artistes préférés, mais je ne manquerai point de le faire dès que l'occasion me sera donnée de parler de ces artistes. Bien amicalement.

JOUJOU. — A ma connaissance, Lilian Harvey est le véritable nom de cette artiste. Vous pouvez lui écrire, nul doute qu'elle vous envoie sa photo, car elle répond d'habitude à ses correspondants. Saint-Granier: c/o Studio Paramount à Joinville, France. J'apprécie beaucoup le talent de cet artiste qui outre l'interprète de ses films, en est aussi le réalisateur et le metteur en scène.

GINETTE. — Vous me demandez si Maurice Chevalier a un enfant; non, à ma connaissance; mais pourquoi? Vous aviez l'intention de l'adopter? **Lita Gray ex-femme de Charlie Chap-**

lin, a 21 ans et il en a 42. Elle a deux fils de lui; pour le moment, elle fait du music-hall; quant à savoir s'ils songent à se remarier, je l'ignore, mais, surtout ensemble, c'est assez douteux. Mais oui, ne vous impatientez pas, vous verrez «City Lights», l'œuvre maîtresse de Charlie Chaplin, dans le courant de la saison cinématographique prochaine.

LE PRINCE CHARMANT. — Je demande humblement pardon d'avoir révélé le sexe de votre gracieuse Majesté et j'espère que mon indiscretion ne vous ait été nullement préjudiciable. Mais vous ne devez pas trop m'en vouloir car, homme ou femme, qui donc vous reconnaîtrait sous votre pseudonyme? Voici les renseignements que vous me demandez au sujet de William Haines: Gradué de l'Académie Militaire de Staunton, William Haines voulait suivre les traces de son père et devenir courtier. Mais ce travail ne lui souriant pas, il se conforma à la suggestion d'un garçon des bureaux Goldwyn, de tourner un film d'essai. Il se vit, par la suite, confier des rôles comiques, s'adaptant parfaitement à son caractère jovial, qui lui valurent la popularité dont il jouit actuellement. Né à Staunton le 1er janvier 1900, «Bill» ainsi nommé en Amérique, a les cheveux noirs et les yeux marron. Mon meilleur souvenir et à bientôt.

FLEUR DES PRES. — Chère correspondante, à ne vous rien cacher, Pola Negri a 33 ans; Mosjoukine et Reginald Denny en ont quarante, chacun, bien entendu; et ils sont mariés tous les deux, mais pas ensemble, naturellement. A part le théâtre qui en a fourni un grand contingent, les artistes de cinéma sont venues d'un peu toutes les professions. Si elles ne sont pas toutes également jolies, elles sont, néanmoins, photogéniques. Oui, il y a des rôles pour

tous les âges. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a des rôles pour tout le monde! De votre avis pour Marguerite Moreno, c'est une comédienne parfaite. Vous la reverrez bientôt dans «Cendrillon de Paris», une comédie merveilleuse qui vous charmera d'emblée.

HA! HA!: — Je veux bien rire avec vous, et de grand cœur! Suzy Vernon n'a pas encore tourné de film parlant, mais elle est en train d'en mijoter un dont le titre est «Pogrom». Marie Bell a vingt-huit ans.

Le Correspondant.

Londres pourra aller au théâtre le dimanche

La situation assez comique soulevée par l'antique loi interdisant la plupart des spectacles le dimanche, et que personne ne respecte en ce qui concerne les cinémas, va être modifiée par le nouveau projet de loi gouvernemental qui rendra légal ce qui était défendu jusqu'ici.

Pour être tout à fait logiques, les autorités se trouvent dans l'obligation d'accorder les mêmes droits à toutes les sortes de spectacles et par conséquent il faut s'attendre, très prochainement, à voir les théâtres ouvrir leurs portes le dimanche. Il n'est pas douteux que de nombreuses protestations s'élèveront à ce sujet, mais la loi sera votée.

Un film transmis par T.S.F.

On signale de Berlin que les essais entrepris en vue de réaliser la télévision entre l'Amérique et l'Allemagne ont parfaitement réussi et les résultats obtenus ont causé une grande sensation dans les milieux professionnels.

Les laboratoires d'essais de la General Electric Co. de Shenectady sont parvenus, grâce à un système nouveau, à réaliser la transmission d'images jusqu'à Leipzig, Berlin et Londres.

C'est ainsi que des images ont été recues dans le laboratoire technique de l'université de Leipzig. Il fut possible

de réunir toutes ces images en un film très clair et net, ce qui ne pouvait se faire avec les moyens connus jusqu'à présent.

Rentrée de Jackie Coogan à raison de 200.000 francs par semaine

Si l'on peut croire les nouvelles d'Hollywood en ce qui concerne Jackie Coogan, ce dernier — ou plutôt son père, John Coogan — vient de recevoir une offre pour les services de son fils pour la durée de six semaines. On ne dit pas de quelle maison de production vient cette offre, mais les appointements proposés s'élèvent à l'équivalent de deux cent mille francs par semaine Jackie Coogan, qui a maintenant seize ans, doit tenir le rôle de vedette dans un grand film parlant. On ne sait pas encore si ces nouvelles sont exactes ou s'il ne s'agit pas d'une campagne de publicité, car on sait que les prétentions de Coogan père sont telles qu'il ne trouve pas à placer son fils dans l'industrie.

Propos lestes sur un grave sujet

Dans ce salon où l'on discutait des «académisables», parmi nos romanciers d'aujourd'hui, une jeune femme que nous ne nommerons pas, déclara sans embages:

— Il faudrait des jeunes.

— Pourquoi? interrogea une douairière. Pour un Edmond Rostand, arrivé de bonne heure sous la Coupole, tant d'autres ont besoin de mûrir devant que d'y entrer! Vous êtes donc bien pressée de faire des jeunes hommes des Immortels?

— C'est que, avoua alors la jeune femme, il est flatteur pour une femme d'être courtisée par un membre de l'Académie française. Cela devient particulièrement agréable lorsque ce «quarante» a encore l'âge de plaire.

Alors la douairière, que nous ne nommerons pas davantage, de conclure, sans fard.

— Bref, vous voudriez connaître la petite mort des soins d'un Immortel...

Le mot a fait le tour des autres salons et des cercles.

Le "Viking" explose dans les glaces arctiques

20 morts — Des blessés à la dérive

La liste des victimes du Pôle Nord s'est allongée avec le drame du *Viking* navire parti pour Horse Island et qui portait dans ses flancs toute l'installation nécessaire à la réalisation d'un film sonore sur le Pôle Nord «White Thunder».

On manque encore de détails, mais les premières nouvelles qui nous sont parvenues font de cet accident le plus affreux qu'ait enregistré le cinéma.

On se rappelle que le *Viking*, affrété par l'explorateur Varick Frissel, partit voici quelques semaines, ayant à son bord plus de 150 personnes.

L'ACCIDENT

On ignore comment se produisit l'accident. Toutefois les premiers rescapés ont indiqué que la cargaison de dynamite, embarquée sur le *Viking* pour faire sauter la glace, avait provoqué l'explosion du navire.

Le *Viking* se trouvait alors au large de Horse Island, à 230 milles de Saint-Jean de Terre Neuve.

Habitué à des explosions nécessitées par le cinéma, les pêcheurs et les gardiens d'un poste de T.S.F. voisin ne furent avertis du sinistre que tardivement.

En hâte ils prévinrent les postes de Terre-Neuve, demandant du secours.

LES SECOURS

En toute hâte trois bateaux quittèrent Terre-Neuve malgré une mer démontée et ne purent être sur les lieux que le soir.

A Horse Island, quelques heures après l'explosion les premiers rescapés vinrent échouer. Leur état est lamentable et ils ne purent fournir aucune précision. A leur avis, plus de vingt personnes ont été tuées par l'explosion ou ont sombré avec le *Viking*.

Aussitôt de grands feux ont été allumés sur la côte pour guider d'autres rescapés que l'on aperçoit de loin luttant contre la mort et franchissant les glaçons. Impossible de leur porter se-

cours malgré les efforts tentés par le brise-glace *Imogène*, le *Sagona* et le *Franklin*, deux vapeurs très puissants.

DERNIERS TELEGRAMMES

Aux dernières nouvelles, cinquante survivants ont pu atteindre Horse Island mais le temps est de plus en plus mauvais. L'*Imogène* et les deux vapeurs ont de grandes difficultés à s'approcher du lieu du sinistre et on craint que le bilan funèbre compte plus de vingt morts. De Horse Island on voit de nombreux rescapés sur un glaçon. Arrivera-t-on à temps pour les sauver.

A bord se trouvaient Varick Frissel, chef d'expédition; A. E. Penrod et son associé Harry Sargent, producteurs de films.

La plus vive anxiété ne cesse de régner à Horse Island, où brillent, dans la nuit sans sommeil, les gigantesques feux, seules aides possibles pour le moment.

LES RESCAPES ONT ORGANISE LE SAUVETAGE DES BLESSES ON COMPTE TRENTE-NEUF MORTS

D'après les derniers renseignements reçus de Saint-Jean de Terre-Neuve, le nombre des disparus, à la suite de l'explosion du «Viking» est de 39, dont la plupart ont dû périr.

On a recueilli à terre, dans la baie et à l'île du Cheval 123 personnes. Le capitaine et le directeur de l'équipe de cinéma se trouvent parmi les survivants.

L'accident qui a détruit le *Viking* est attribué à une imprudence: un bout de cigarette a dû être jeté parmi les barils de dynamite que le *Viking* avait à bord pour briser les champs de glace.

Une équipe de sauvetage, formée par les survivants, a quitté Horse Island au début de l'après-midi de mardi, pour se porter au secours de sept hommes tâchant de gagner la côte et a pu secourir des blessés qui étaient restés dans la poupe du *Viking*.

UN TEINT RAVISSANT



Poudre Tokalon

Le manager n'avait rien su ménager

Georges Little, qui avait été le manager du fameux boxeur noir Jack Johnson, vient de mourir, écrit-on, dans le plus profond dénuement.

Il avait été extrêmement riche, mais d'une prodigalité folle. Son existence dispendieuse et ses rapports avec les boxeurs avaient même inspiré une pièce qui n'eut, à Paris qu'une carrière assez brève.

Georges Little, ayant transformé une partie de ses gains en diamants, les portait sur lui comme parures, au mépris des tentations qu'il pouvait susciter dans les milieux si particuliers qu'il fréquentait. Il avait voulu finalement subventionner un cirque. Il engloutit là ce qui lui restait de sa fortune, un à un les diamants furent vendus. Et des 500.000 dollars qu'ils représentaient il ne resta bientôt plus rien. La neurasthénie vint, puis la maladie et le richissime manager est mort sur une paillasse.

Son exemple servira-t-il de leçon?

On en pourrait citer une bonne douzaine de ces grands enfants qui après fortune faite dans le pugilisme se sont grisés — de toutes les manières, tant l'usage de la richesse était pour eux chose toute neuve et qui demandait elle aussi un apprentissage.

Women only!

On tourne actuellement à Hollywood, un film dans lequel ne paraîtra aucun homme, et cependant il concerne la guerre. Toute la distribution se compose donc uniquement de femmes et le directeur espère l'achever sans que l'on aperçoive ou entende un visage ou une voix d'homme.

Intitulé *Les femmes comme les hommes*, ce film présentera l'existence de neuf femmes dans une ambulance d'armée durant la guerre.

Les rôles seront tenus par Evelyn Brent, Lillyan Tashmann, Louise Fazenda, June Clyde, Irène Rich et quatre autres artistes qui n'ont pas encore été choisies.

Clara Bow et sa secrétaire

Toutefois je les ai gardés, n'ayant pas eu l'occasion de les remettre à ma patronne...»

On conçoit qu'une « explication » de ce genre n'est pas de celles qui contribuèrent à disposer les juges en faveur de Daisy De Boë... Aussi, cette dernière, dans la deuxième partie de ses «révélations» chercha-t-elle à peindre l'existence de sa patronne sous un jour aussi peu flatteur que possible, dans l'espoir, sans doute, de la noircir et d'incliner le jury à la bienveillance en ce qui la concernait personnellement.

Au cours des récents débats judiciaires qui ont mis aux prises Clara Bow et sa secrétaire Daisy De Boë, cette dernière, pour tâcher de nuire à son ex-patronne — qui l'avait assignée en escroquerie et abus de confiance — s'était répandue en détails plus ou moins «sensationnels» sur la vie menée par la fameuse vedette.

* * *

Nous avons résumé, dans notre précédent article, les achats de bijoux soi-disant faits par Clara Bow à l'intention de quelques-uns de ses meilleurs «boys-friends».

Écoutons maintenant Daisy De Boë nous parler des distractions et du courrier sentimental de son illustre maîtresse.

Si l'on en croit la vindicative Daisy, les notes des boissons alcooliques que lui présentaient de temps à autre ses «bootleggers» attitrés s'élevaient jusqu'à deux cent soixante-quinze dollars.

Toujours d'après sa secrétaire, Clara Bow n'aimait guère sortir le soir. Elle préférait réunir des amis, presque exclusivement masculins, et organiser de grandes parties de poker. Les pertes étaient parfois minimes, quelques dollars, et parfois importantes, trois cent dollars, et parfois importantes, trois cents dollars environ.

Enfin, voici le fameux épisode des lettres. Clara Bow accuse son ancien-

ne secrétaire de lui avoir dérobé une partie importante de son courrier sentimental et d'avoir essayé après son renvoi, de la faire «chanter», en lui demandant cent vingt-cinq mille dollars contre remise de ce courrier un peu spécial.

Daisy De Boë donna, d'ailleurs, lecture de quelques extraits de ces lettres. Nous en reproduisons quelques-uns d'après la presse américaine, en nous efforçant de traduire aussi littéralement que possible.

D'Harry Richman, le populaire chanteur new-yorkais qui connut Clara Bow lorsqu'il vint tourner «Vertige» (Putting on the Ritz), à Hollywood, voici deux billets très doux :

«Soyez bien sage et ne prolongez pas trop vos soirées avec vos amis. New-York n'est pas assez grand pour contenir tout mon amour pour vous.»

« Mon chez moi de New-York ne me semble plus le même depuis votre départ et je m'y ennue maintenant à mourir...»

De Rex Bell, l'actuel fiancé de Clara Bow, qui a tourné plusieurs films de cow-boys :

« Chère petite chérie adorée, vous me manquez terriblement, et dire que notre séparation ne fait que commencer ! »

«Je ne pense qu'à vous. Revenez vite, petite chérie. Toujours tendrement à vous. »

Voici enfin trois billets émanant du «flirt» le plus sérieux de Clara, si nous en croyons l'indiscrete secrétaire. Il s'agit du jeune docteur Earl Pierson, résidant au Texas et divorcé depuis peu :

«Je ne pense qu'à vous retrouver. Je vous aime tant, chérie...»

«Il n'est pas de don qui puisse me paraître supérieur à celui de vous-même, chérie. Dans ma solitude, je ne pense qu'à vous. »

Mais, rendons là parole à Daisy De Boë, qui nous déclare :

«Clara attendait toujours impatiemment les lettres et les télégrammes de ce jeune docteur. Si un retard survenait, elle devenait sombre et particulièrement irritable.

«Elle se laissait aller aux confidences, en outre, et me disait combien elle l'aimait. Je crois, d'ailleurs, qu'elle n'a pas cessé de l'aimer.

«J'estime que si Clara avait épousé Earl Pierson, l'influence de ce jeune homme n'aurait pu que lui faire du bien. Mais j'ai toujours pensé qu'il se souciait peu, en réalité, d'épouser la tapageuse vedette de cinéma...»

A ce propos, il est intéressant de noter que Daisy De Boë estime avoir exercé sur son ancienne patronne une influence très salutaire.

«Clara est une grande enfant, a-t-elle déclaré. Bien souvent, j'ai pris peur moi de la faire rentrer plus tôt chez elle qu'elle ne l'aurait voulu, car j'estime qu'on ne peut passer de longues soirées à jouer, à boire et à danser et fournir du bon travail les lendemains au studio.

«Parfois, Clara se fâchait et s'emportait au point d'oublier toute retenue et de me lancer à la figure ce qui lui tombait sous la main. Mais je n'avais pas peur de ces colères d'enfant terrible; je saisisais aussitôt Clara par le poignet et l'obligeais ainsi à se calmer rapidement.

«Clara a grand besoin d'un conseiller et d'un guide énergique dans sa vie aventureuse. A cet égard, je crois qu'Harry Richman aurait pu être pour elle un excellent mari, car c'est sans aucun doute lui qui aurait commandé dans leur ménage.»

Daisy De Boë a rappelé aussi que Gary Cooper fut l'un des amis les plus assidus de Clara Bow, il y a de cela plusieurs années, alors que tous deux étaient encore assez peu connus du grand public.

Toutefois, on ne saura jamais quel genre de lettres ils échangèrent, puisque miss De Boë, discrète pour une fois, déclare avoir brûlé celles qui lui tombèrent sous la main.

«J'ai brûlé ces lettres de Gary Cooper comme j'en ai brûlé beaucoup d'autres. Il eût été gênant pour Cla-

ra qu'elles aient pu trainer et tomber entre les mains de n'importe qui.»

Venant de cette secrétaire très... particulière, ce langage ne laisse pas d'être savoureux!

Enfin, dernière grande riposte de miss De Boë, elle accuse son ancienne patronne d'avoir voulu la tuer. Simplement.

«Un certain vendredi soir, déclare-t-elle, Clara était complètement ivre et s'habillait dans l'intention d'aller à la villa qu'elle possède sur le rivage de Santa-Monica. Elle voulait que je l'accompagne, avec un groupe d'amis plus ou moins recommandables qui étaient venus la chercher. Je m'y opposai et c'est alors que, dans une crise de fureur alcoolique, Clara fit mine de tirer sur moi. Je parvins à la désarmer et finis par la ramener à la raison.»

★

★

Il est bien évident que la plupart des propos de Daisy De Boë sont d'autant plus sujets à caution qu'une accusation pesait sur elle et que, ne pouvant expliquer de façon plausible la disparition de sommes importantes — trente mille dollars environ — elle cherchait à noircir le plus possible son ancienne patronne, satisfaisant ainsi son ressentiment et espérant aussi s'attirer l'indulgence du jury.

JOSY PALACE ALEXANDRIE

Programme du Mercredi 8
au Mardi 14 Avril 1931

BUSTER KEATON

dans

SPORTIF PAR AMOUR

Elle savait combien le public américain en général et les nombreuses ligues féminines en particulier sont intraitables sur le chapitre de la moralité et de la «respectability». Le puritanisme yankee, qui avait déjà ruiné la carrière de «Fatty», comme celle de la pauvre Mabel Norman, était l'allié que cherchait à mettre de son côté la perfide secrétaire.

La situation aurait pu devenir sérieuse pour Clara Bow si son ancienne secrétaire n'avait pas été convaincue d'escroquerie. Car, alors, elle n'aurait pas manqué de se retourner contre celle qui l'avait amenée devant les tribunaux et aurait pu obtenir une condamnation en dommages-intérêts qui aurait eu des répercussions immédiates sur la carrière de Clara Bow.

Mais enfin, le tribunal, ayant examiné de près les comptes au moins étranges de cette secrétaire-caissière arriva à une conclusion affirmative. Daisy De Boë avait indubitablement volé sa patronne.

★★

Le jury délibéra durant quarante-neuf heures, éliminant faute de preuves décisives, trente-quatre des trente-cinq comptes douteux. Les membres du jury étaient au nombre de douze: sept hommes et cinq femmes.

Pour ce qui est du dernier compte, qui se montait à 825 dollars, il remontait au 29 octobre (deux jours avant le renvoi de la secrétaire), Daisy de Boë fit signer le chèque en blanc à sa patronne, déclarant qu'il était destiné à payer un impôt. En réalité, l'argent fut employé par l'indélicat secrétaire à l'achat d'un manteau de fourrure.

Enfin, il n'est pas douteux que les sommes détournées par Daisy De Boë sont beaucoup plus importantes; mais la preuve n'a pu en être faite. Toutefois Clara Bow a eu le geste élégant de demander l'indulgence du jury en faveur de celle qui, cependant, l'avait doublement lésée: d'abord, par ses détournements et ensuite, par les propos peu flatteurs qu'elle avait tenus sur son compte devant le tribunal.

Daisy De Boë a été condamnée à un an de prison; mais il se peut que, grâce à l'intervention généreuse de Clara Bow, elle bénéficie d'une appréciable réduction de peine.

La mort sans phrases... et sans fil

En voici bien une autre! La T.S.F. peut nous être mortelle à tous!

Serait-elle coupable des nombreux méfaits qu'on lui a attribués jusqu'ici plus ou moins hypothétiquement? Avant guerre et après, on l'accusa de catastrophes, incendies, explosions de navires, etc... Il est avéré, en tout cas, que ce n'est qu'une question d'ampères, car le nombre de volts mis en jeu se chiffre astronomiquement, et le jour où, pour acquérir sensibilité et sélection, on pourrait disposer d'appareils assez puissants, les effets morbides à distance seraient nets et réels au grand dam de nos organes physiologiques. Ceci appert de récents travaux, ce qui prouve que le progrès a besoin de limites.

L'homme saura-t-il jamais limiter ses désirs, même les plus insensés? Une fois de plus, Ferdinand Brunetière avait raison.

CINEMA MAJESTIC CAIRE

Programme du Lundi 6
au Samedi 11 Avril 1931.

CHRISTUS

Programme du Dimanche 12
au Mercredi 15 Avril 1931.

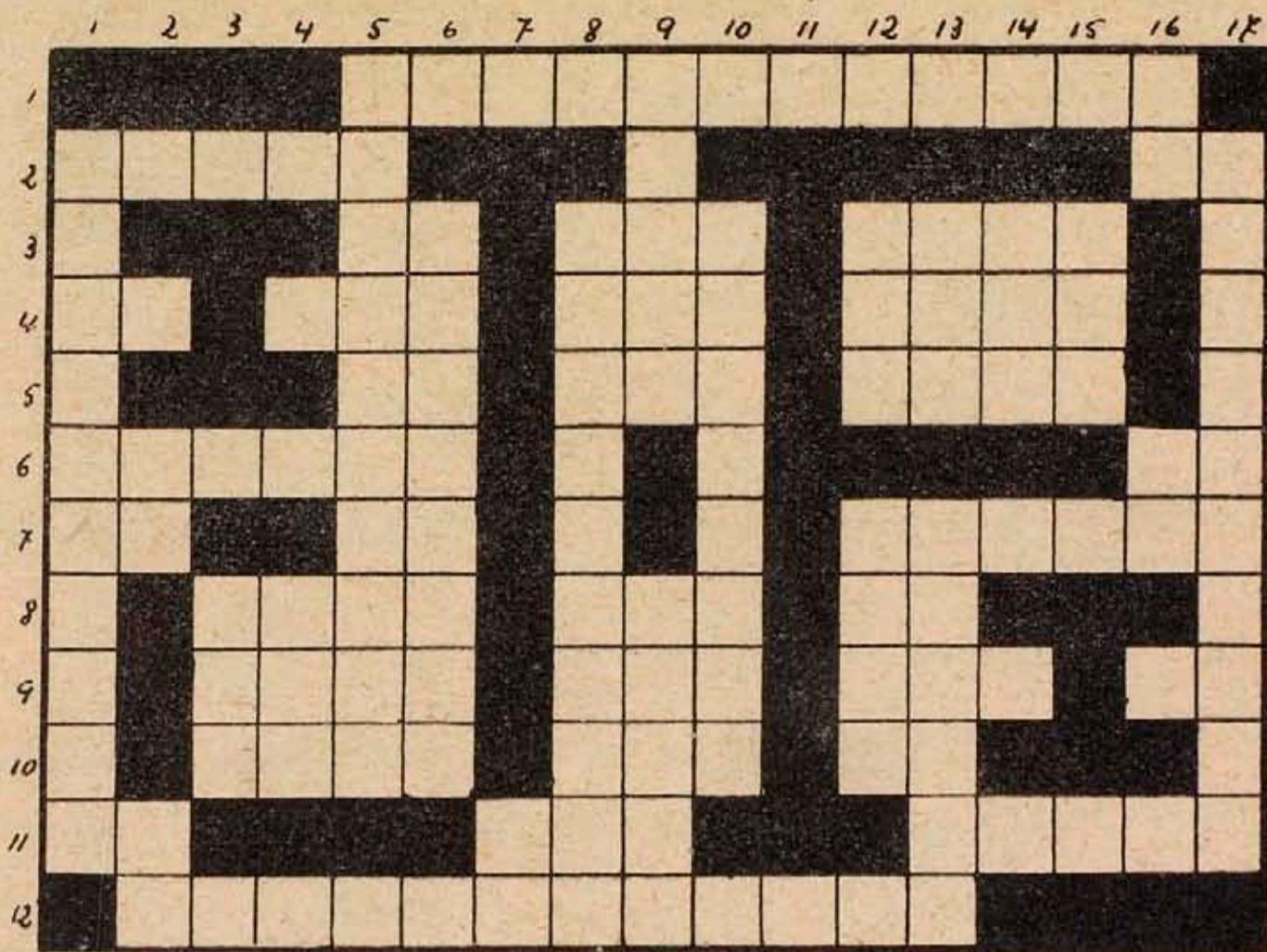
VIEIL HEIDELBERG

avec

RAMON NOVARRO

Nouveau concours de Mots en Croix du Josy Palace

Communiqué par Mr Georges Gougassoff.



HORIZONTALLEMENT:

1. Doctrine religieuse.
2. L'un des plus grands savants du XIXe siècle, né à Estagel 1786-1853. — Deux consonnes.
3. Deux lettres de «Loi». — Masse de pierre très dure qui tient à la terre. — Instrument qui sert à attaquer ou à défendre.
4. Inflammation des synoviales du poignet. — Juridiction. — Interjection qui marque l'étonnement et le doute. — Adjectif possessif.
5. Deux lettres de «Duc». — Ligne droite qui passe ou est censée passer par le centre du globe, et sur laquelle il tourne. — L'ange de la mort, suivant les mahométans (sans deux lettres finales).
6. Peuplier blanc. — Note de musique.
7. Pronom indéfini. — Ville d'où partirent les Hébreux sous la direction d'Abraham. — Artiste français, mari de Kathryn Carver.
8. Nom générique de plusieurs espèces de poires. — Argile rouge ou

- jaune. — Conjonction qui sert à lier une proposition à une autre.
9. Action. — Avec qui on est lié d'une affection réciproque. — Colère. — Conjonction qui exprime la négation.
10. Détruire. — Nom vulgaire d'une espèce de graminées. — Pronom.
11. Préposition. — Espace de terre entourée d'eau de tous côtés. — Edit du Tsar.
12. Oter les bourgeons superflus des arbres.

VERTICALEMENT:

1. Surnom donné à Vénus, sortie de l'écume de la mer.
2. Deux consonnes. — Adverbe de négation.
3. Selle grossière de bête de somme.
4. Ancien bouclier.
5. Offrande entière et généreuse.
6. Qui contient des choses obscènes.
7. Deux lettres de «Git».
8. Qui peut se réaliser.
9. Celui que le mariage unit. — Cinq lettres de «Molière».

10. L'Idole de France (sans lettre finale).
12. Principe de la vie. — Chacune des douze divisions de l'année solaire.
13. Espèce de graminée cultivée dans les terrains humides des pays chauds. — Opinion fausse.
14. Chef-lieu de canton (Loir-et-Cher).
15. Trois lettres de «Enault».
16. Conjonction. — Note de musique.
17. Artiste cinématographique Russe.

Prière de nous adresser votre réponse jusqu'au 16 Avril 1931 sous enveloppe fermée, accompagnée d'un timbre de 5 m/m. au :

JOSY JOURNAL

Service des Concours

4, Rue Soliman Pacha - LE CAIRE

De nombreux prix seront attribués à ceux de nos lectrices et lecteurs dont les réponses donneront satisfaction.

La mode et l'écran

Les couturiers, qui sont, dans le fond, de sincères traditionalistes — puisqu'ils vont chercher des idées nouvelles dans les journaux de mode d'il y a trente ans — n'ont pas encore songé à enregistrer régulièrement sur pellicules les défilés de mannequins. Au lieu d'être obligées de venir à Paris pour renouveler leur garde-robe les élégantes de toutes les villes du monde choisiraient sur l'écran — catalogue animé et vivant — tel modèle qui leur plairait. Ils n'y ont point songé et c'est fort heureux pour les femmes qui ont ainsi le plaisir de voyager avec un prétexte valable. Mais si cette méthode commerciale s'imposait un jour, il faudrait bien que les couturiers tinsent compte des déformations propres du cinéma. En effet, certaines robes, dont l'effet, à l'écran, est plein d'élégance et de distinction, sont à la ville, parfaitement ridicules. Vous n'oseriez, Madame vous rendre en soirée avec le manteau dans lequel Greta Garbo vous

est apparue resplendissante de beauté. L'écran tue les couleurs et respecte rarement les formes. Il lui faut des étoffes spéciales dont la matière résiste à la photographie.

Aussi, chacune d'entre nous en prend-elle son parti. Pour moi, je choisis toujours mon tissu et je dessine toutes mes maquettes. Ainsi je suis sûre de l'originalité de mes toilettes.

Car si une artiste de cinéma doit s'inspirer de la mode du jour, elle doit mieux encor prévoir celle du lendemain parce qu'il s'écoule souvent plusieurs mois entre la réalisation d'un film et le moment où il est projeté devant le public.

Je pourrais nommer des films où j'ai joué il y a quatre ans et où les toilettes ne choqueraient pas parce que j'y portais déjà des robes tombant jusqu'aux chevilles, des robes longues, comme je les ai toujours aimées. — *Suzy Pierson*

Résultat du 9me Concours de Mots Croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	M	I	R	L	I	F	L	O	R	E
2	U		A	A			A	N		N
3	T	U		S	T	U	C		E	T
4	I	O	N		A	S		V	E	R
5	L		E	S			N	I		E
6	A		R	A			O	C		F
7	T	O	I		I	F		O	B	I
8	I	N		F	L	A	N		I	L
9	O		S	A			A	H		E
10	N	U	I	T	A	M	M	E	N	T

LES GAGNANTS

Pour Le Caire :

Mlle. MIREILLE SCHINAZI, 12, Rue Soliman Pacha, gagne une loge au Cinéma METROPOLE.

Mlle. SOLANGE SAID, 16, Rue Doubreh, gagne une loge au Cinéma METROPOLE.

Mr. G. VANVALIEROS, Poste Restante, gagne 3 Fauteuils au Cinéma METROPOLE.

Mlle. V. HARARI, Rue Daramalli No. 2, gagne 3 Fauteuils au Cinéma METROPOLE.

Mlle. OLYMPE BOBBA, c/o Sté. Ame. Fse. Des Films « PARAMOUNT » 23, Rue Tewfick, gagne 3 Fauteuils au Cinéma METROPOLE.

Mr. N. H. HORNSTEIN, 8, Rue Ghézireh Badrane, gagne 2 Fauteuils au Cinéma METROPOLE.

Mr. EDWIN ZALOUM, B.P. 676, gagne 2 Fauteuils au Cinéma METROPOLE.

Mr. SAM ALTERMAN, c/o Chem-la Frères, gagne 1 Fauteuil au Cinéma METROPOLE.

Mr. EDOUARD E. ERFIELD, Rue Babour el Francaoui, Boulac, gagne 1 Fauteuil au Cinéma METROPOLE.

Mr. ALBERT J. CHAKY, 1, Rue Attet Hoch ei Hine, Mousky, gagne une loge au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle. MARIE SOUSSA, Rue Fagalalah, gagne une loge au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle. SYLVIA AVERBOUCH, 44, Soliman Pacha, gagne 3 Fauteuils au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle. J. ABADIE, B.P. 377, gagne 3 Fauteuils au Cinéma JOSY PALACE.

Mr. P. FECCOS, B.P. 1119, gagne 3 fauteuils au cinéma JOSY PALACE

Mr. JEAN CALIVAS, 14, Rue Haser el Dine el Shikhi, Boulac, gagne 2 Fauteuils au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle. CLAIRE TIVOLI, 38, Rue el Besa, Choubrah, gagne 2 Fauteuils au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle. IRENE SALAMA, 32, Rue Soliman Pacha, gagne 1 Fauteuil au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle. ANGELE NICOLETOPOULO, 9, Rue Maghraby, gagne 1 Fauteuil au Cinéma JOSY PALACE.

Mr. HENRI COHEN, 3, Place Sakakini, gagne une loge au CINEMA DE PARIS.

Mr. JOSEPH RUBENS, Poste Restante, Mansourah, gagne une loge au CINEMA DE PARIS.

Mlle. YVONNE SASSOON, Boite Postale 746, gagne 3 Fauteuils au CINEMA DE PARIS.

Mr. A. MESCHEMBERG, 5, Rue Hussein Pacha el Memar, gagne 3 Fauteuils au CINEMA DE PARIS.

Mr. GEORGES LINDRE, Poste Restante, Mansourah, gagne 3 Fauteuils au CINEMA DE PARIS.

Mlle. LOTFALLAH RAPHAEL, 18, Rue Walda Pacha, gagne 2 Fauteuils au CINEMA DE PARIS.

Mr. ALBERT DAYAN, B.P. 577, gagne 2 Fauteuils au CINEMA DE PARIS.

Mrs. HARPER, Boite Postale 336, gagne 1 Fauteuil au CINEMA DE PARIS.

Mr. GEORGES ZAMROUD, 23, Rue Berket el Rathle, gagne 1 Fauteuil au CINEMA DE PARIS.

Mr. J. GOLBERT, 23, Boul. Ibrahim Héliopolis, gagne une loge au Cinéma ROXY PALACE.

Mme R. GOLBERT, 23, Boul. Ibrahim, Héliopolis, gagne 3 Fauteuils au Cinéma ROXY PALACE.

Mr. GABRIEL GAHEL, 11, Boulevard Abbas, Héliopolis, gagne 2 Fauteuils au Cinéma ROXY PALACE.

Mr. RAYMOND ROBERTS, 11, rue Rosette, Héliopolis, gagne 1 Fauteuil au Cinéma ROXY PALACE.

Pour Alexandrie :

Mlle M. ACKAOUI 83, Rue Siouf, Fleming, gagne une loge au Cinéma MOHAMED ALY.

Mlle ROSE GUERCHON, 18, Rue de Stamboul, gagne 3 Fauteuils au Cinéma MOHAMED ALY.

Mlle YVETTE BAUER, 2, Rue de la Gare du Caire, gagne 3 Fauteuils au Cinéma MOHAMED ALY.

Mlle CHARLOTTE ROLLAND, 9, Rue Ebn el Fared, gagne 2 Fauteuils au cinéma MOHAMED ALY.

Mlle MARICA CATSOULIS, 2, rue Nébi Daniel, gagne 1 Fauteuil au Cinéma MOHAMED ALY.

Mr. E. LALAITIS, Poste Salah el Dine, gagne 1 Fauteuil au Cinéma MOHAMED ALY.

Mr. EVANGHELOS CATRIS, 18, Rue Ghériani, gagne une loge au Cinéma JOSY PALACE.

Mr. VICTOR COHEN, P.O.B. 119, gagne une loge au Cinéma JOSY PALACE.

Mr. CHRISTOS CHRISTIDIS, P. O.B. 1420, gagne 3 Fauteuils au Cinéma JOSY PALACE.

Mme JEANNE HOURIET, Rue d'Aboukir 295, Ramleh, gagne 2 Fauteuils au Cinéma JOSY PALACE.

Mr. LUCAS ZARGANAKIS, 26, rue Saad Zaghloul, gagne 1 Fauteuil au Cinéma JOSY PALACE.

Mme TINA G. VITIADES, B.O.B. N. 1, gagne 1 fauteuil au Cinéma JOSY PALACE.

Mlle SUZANNE COHEN, Poste restante, gagne une loge au Cinéma AMBASSADEURS.

Mr. ANTOINE TABONE, B.P. 1801, gagne 3 Fauteuils au Cinéma AMBASSADEURS.

Mr. MARC MISRAHI, 34, Rue Sultan Hussein, gagne 3 Fauteuils au Cinéma ABASSADEURS.

Mlle ADELE VANCINI, Rue Msi-salle 5, gagns 2 Fauteuils au Cinéma AMBASSADEURS.

Mr. CHRISTOS NEAMONITAKIS 28, rue Fouad, gagne 1 fauteuil au Cinéma ABASSADEURS.

Mme CHAMAS, 33, Rue Nébi Daniel, gagne 1 Fauteuil au Cinéma AMBASSADEURS.

Les Gagnants sont priés de se présenter à la Direction des Cinémas respectifs pour retirer leurs prix.

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES



Mutine et délicieusement jolie, telle nous apparaîtra LIL DAGOVER dans
« Rhapsodie Hongroise »